

Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010014413

TA 421



Lötschental





Quand vous irez au **Lötschental**, ou quand
vous en reviendrez... **arrêtez-vous à**

KANDERSTEG

sur la ligne internationale

BERNE — LËTSCHBERG — SIMPLON

1200 m. s. m. — 1400 lits

SÉJOUR D'ÉTÉ ET D'HIVER

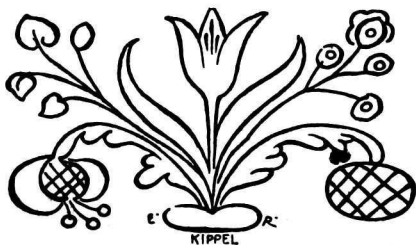
Centre d'excursions et d'ascensions
en haute montagne de premier ordre

Lac d'Oeschinen :: Vallée de Gastern :: Gemmi
etc. etc.

Services religieux, protestant et catholique.

Prospectus des hôtels et chalets par les hôteliers et le
Bureau de renseignements.

Le
Lötschental



Si tu as découvert quelque part, dans le monde, un séjour ignoré des hommes et favorisé de la nature, ne confie ton secret à personne : lorsque tu y retournerais, tu ne le reconnaîtrais plus... Mais y a-t-il un lieu sur terre qu'on puisse encore cacher aux hommes ?

J. et J. THARAUD (*La Fête arabe*).

ÉDITIONS SPES — LAUSANNE-VEVEY

Les Légendes du Glacier

Recueillies dans le Löttschental.

par J. SIEGEN
Rev. Prieur de Kippel.

Traduction française de Juliette BOHY,
avec 35 illustrations en 2 couleurs de Eug. REICHLÉN.

Un joli volume broché mi-carton Fr. 3.—.

Relié Fr. 5.50.

*L'ouvrage original en langue allemande a paru sous le titre
de Gletschermärchen à la Librairie E. Kuhn, Bienne et Berne.*

C'est un filon inépuisable que les légendes alpestres !

En voici de nouvelles encore, recueillies dans le Löttschental. Alors que d'habitude les montagnards cachent leurs croyances mythiques avec une craintive pudeur, les « vieux » de la sauvage vallée ont fait confiance à leur curé et lui ont raconté tout ce que leurs pères savaient déjà par leurs grands-pères : la mystérieuse histoire de la « Vache blanche », le glacier à la fois mort et vivant, qui semble immobile et pourtant se meut, tantôt dragon à la béante gueule, tantôt serpent sinueux qui menace les terres cultivées, avance et recule tour à tour ! Les huit légendes contenues dans ce pittoresque volume constituent une sorte de « cycle du glacier » qui intéressera vivement les nombreux et fervents amateurs de littérature alpestre et de poésie populaire. Dans sa forme et dans son fond, ce livre est une chose originale. C'est le complément naturel — à la préface — de l'étude d'ensemble que le Rev. Prieur Siegen a consacrée à son cher, à son beau pays natal !



Le Lötschental

Guide du touriste

Etude générale d'une des plus curieuses
vallées alpestres

Adaptation française d'après un manuscrit allemand de

J. SIEGEN

Rev. Prieur de Kippel

Avec 44 dessins à la plume par

Eug. REICHLER



SPES

LAUSANNE
ÉDITIONS SPES
1923



Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

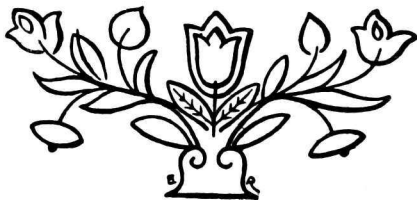
AVANT-PROPOS

La littérature alpestre de langue française ne nous offrait à peu près rien jusqu'ici, d'un peu complet, sur la curieuse vallée de Lötschen, ce pays farouche et puissant, perdu entre deux chaînes des plus hautes Alpes, devenu tout à coup très facilement accessible grâce au chemin de fer du Lötschberg.

Ce modeste petit livre constitue donc une œuvre inédite s'adressant d'abord aux amis de la vieille culture suisse et du folklore national qui le liront avec plaisir chez eux, ou avec plus de plaisir encore, s'ils s'évadent aux lieux mêmes dont on donne ici l'imparfaite description. Il s'adresse aussi aux touristes et alpinistes qui n'ont d'yeux et d'intérêt que pour les glaciers, les sommets, et les chemins et les cols qui en permettent l'accès.

L'auteur du texte allemand dont on s'est servi pour la rédaction de cette adaptation française, aurait pu recourir aux nombreux ouvrages de langue allemande publiés déjà sur le même sujet — et dont quelques-uns sont très remarquables — mais n'avait-il pas à sa disposition des sources bien plus directes que les livres d'autrui ! Enfant de la vallée, d'une famille autochtone très ancienne, il a souvent décrit de visu les particularités et les beautés de son pays natal, et nul mieux que lui, — fidèle gardien de précieuses archives, — ne pouvait nous en dire l'histoire, la légende et la poésie.

LES ÉDITEURS.





DESCRIPTION GÉNÉRALE



E Lôtsental (Val de Lœtschen)¹, c'est le pays où coule la Lonza, l'un des rares affluents de la rive droite du Rhône valaisan. Le confluent des deux cours d'eau se trouve à quelque distance de Gampel, station de la ligne du Simplon entre Sierre et Viège. Seule vallée longi-

tudinale importante du versant sud des Alpes bernoises, le Lôtsental est profondément encaissé

¹ *Lœtschen*. On ne peut rien dire de certain sur l'étymologie de ce nom. Il se présente ailleurs sous différentes formes : Leutschen (Schwyz), Lörtschen (Lucerne), Lœitschach (Uri), Lôtschina, Lertschinen (Valais). Nous pourrions employer indifféremment au cours de cet ouvrage, le terme allemand *Lôtsental*, ou *Lôtschen* tout court, comme le font les Valaisans, ou les formes françaises : vallée de Lôtschen, pays de Lôtschen. Bædeker écrit *val de Lôtsch*, *col de Lôtsch* — on trouve déjà la même orthographe dans le *Manuel du voyageur en Suisse*, d'Ebel, 1810 — c'est probablement la forme la plus exacte, mais l'autre étant de beaucoup la plus usitée, nous l'avons maintenue.

entre trois massifs montagneux : au nord, la chaîne bernoise, à l'ouest, le massif du Torrenthorn, au sud et à l'est, le groupe du Bietschhorn. L'axe de la vallée, marqué par la Lonza, a la forme d'un arc brusquement coudé, et ce coude la divise en deux parties nettement tranchées dans leur structure. La partie inférieure, soit de Gampel à Ferden, formant le tiers de la longueur totale de la vallée qui mesure 26 kilomètres, n'est qu'une gorge sombre au fond de laquelle mugit la Lonza qu'on a souvent peine à apercevoir. Le chemin grimpe péniblement sur la rive gauche et s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la rivière, franchissant des éboulis escarpés, des pentes rapides parsemées de gros blocs, ou le pied de grandes parois de rochers.

A peu de distance de Ferden, un tableau tout différent s'offre aux yeux : la partie supérieure de la vallée apparaît tout à coup, et d'un seul regard, l'on embrasse le vrai Lötschental, jusqu'à la Lötschenlücke. Se détachant nettement sur l'azur du ciel, encadrée de sommets éblouissants qui paraissent ainsi les remparts de l'infini, cette célèbre échancrure de glace semble marquer en cet endroit, le bout du monde !

La forme intérieure du bassin verdoyant crénelé de blanc constitué par la vallée, est régulière : au fond, la nappe verte des prairies où la Lonza déroule ses méandres argentés d'écume. Une douzaine de villages et hameaux égrènent leurs maisons de bois bruni serrées autour d'une église blanche. Puis se dressent les premiers contreforts des montagnes, striés de profondes ravines par les torrents descendus des glaciers ; sur

le versant ensoleillé, quelques champs, des parcelles de forêts persistent çà et là, tandis qu'au nord ce ne sont déjà plus que les taches claires ou sombres des mélèzes et des sapins. Au-dessus des derniers arbres, les derniers pâturages, et c'est enfin, de chaque côté de la vallée, la double chaîne de sommets dentelés, incrustés de glaciers énormes, et que semble réunir et couronner à la fois, là-bas, au fond du val, l'incomparable Lötschenlücke.

Le seuil naturel de la vallée est donc Gampel, mais depuis la construction de la belle ligne du « Lötschberg », bien rares sont les voyageurs qui pénètrent dans la gorge étroite menant de bas en haut, par une route très praticable du reste, dans la partie supérieure de la vallée — la seule qui compte — et dont la vraie porte est Goppenstein, à l'entrée du grand tunnel du Lötschberg. On y arrive du sud par Brigue ou du nord par Berne-Thoune-Kandersteg.

Il y a une troisième façon d'entrer dans le Lötschental, c'est la route des aigles... et des alpinistes éprouvés, ce sont les nombreux cols alpestres qui empruntent les échancrures des grandes montagnes dont le petit pays de Lötschen est enserré de toutes parts. Le plus typique, la Lötschenlücke, le remet en communication par le glacier d'Aletsch avec la vallée supérieure du Rhône.

Revenons à notre point de départ. Voici ce qu'écrivait en 1919 un journaliste français, en parlant du chemin qui conduit de Gampel à Goppenstein : « Montagnard éprouvé, vous avez réussi, en bravant fatigues

et dangers à vous glisser dans le farouche couloir qui amène de la vallée du Rhône à celle de Lötschen »... Le Parisien exagère ! De Gampel, on monte à Goppenstein en deux heures et quart et le « farouche couloir » n'offre aucun danger, à la belle saison s'entend. En hiver et jusqu'à la fonte des neiges, c'est autre chose ! Le bas Lötschental est par excellence un dévaloir d'avalanches : suspendues comme autant d'épées de Damoclès dont on ne sait ni le jour, ni l'heure, ni l'endroit exacts où elles s'abattront, elles menacent toute la gorge. Parfois elles bloquent les trains, elles écrasent ce qui reste des forêts, et l'absence presque totale des habitations s'explique tout naturellement.

Au début du printemps, il n'est pas rare que les communications soient absolument coupées entre le haut et le bas Lötschental, pour plusieurs jours, voire même plusieurs semaines. Les Lötschards, séparés ainsi du reste du monde, sont alors réduits à leurs propres ressources. Leurs ancêtres en avaient du reste une vieille accoutumance et ne s'en trouvaient pas plus mal.

Malgré les avertissements des gens du pays, les ingénieurs français de l'entreprise du Lötschberg avaient fait édifier plusieurs bâtiments d'habitation pour le haut personnel, à peu près à l'emplacement actuel de la gare de Goppenstein. Le soir du 29 février 1908, au moment où une trentaine de personnes étaient à table, dans l'hôtellerie, une avalanche poudreuse tomba du Meiggengrat sans entraîner de grandes masses de neige. La seule pression de l'air écrasa le frêle bâtiment et endommagea les autres. On travailla toute la nuit pour dégager 12 morts et 15 blessés. Les morts se comptaient tous parmi ceux qui, à table, avaient le visage tourné face à l'avalanche ; ils ont été asphyxiés plus vite que les autres.

La Compagnie du Lötschberg a dépensé des millions en travaux de protection de toutes sortes pour éviter à sa gare de Goppenstein et à la ligne, l'écrasement par les masses de neige. On aperçoit clairement les bastions cimentés, les éperons, les murs de soutien, très haut sur les pentes raides du Meiggengrat.

Puisque nous parlons de la Compagnie du Lötschberg, rappelons en quelques lignes la formidable entreprise technique qu'elle a réalisée :

Le tunnel proprement dit mesure 14,612 m. et se place, quant à la longueur, au troisième rang des tunnels alpins (Simplon 19,803 m., Gothard 14,998 m., Mont Cenis 12,849, Arlberg 10,240 m.). Il ne faut guère que 15 minutes pour la traversée du tunnel lui-même, et grâce à la traction électrique, la fumée, la suie et le bruit assourdissant sont évités. La chaleur n'est pas incommodante ; à peine remarque-t-on une légère élévation de la température. La construction du tunnel fut commencée en 1906, et le percement de la galerie principale achevé le 31 mars 1911. Le tunnel et toute la ligne de Frutigen à Brigue, furent livrés au trafic le 15 juillet 1913. Le chemin de fer du Lötschberg peut prétendre à bon droit au titre de chef-d'œuvre technique, car sa ligne se distingue par une série de travaux d'art grandioses. Ce fut le premier chemin de fer alpin à voie normale, d'une importance égalant presque celle du Gothard, exploité à l'électricité sur toute sa longueur. Pour apprécier son importance, il suffit de constater que pour passer de la Suisse du Nord-Ouest en Italie, on réalise une économie de temps de 3 heures (de 5 heures même, avec certains trains) en passant par Spiez et Kandersteg, au lieu d'utiliser une autre ligne. L'économie sur le prix du billet est notable aussi.





UNE FONTAINE A FERDEN



VILLAGES ET HAMEAUX

GOPPENSTEIN (1220 m.).

Au sortir des beaux wagons de la ligne du Lötschberg, nombre de touristes éprouveront tout d'abord une déception à se trouver dans une fosse lugubre, aux parois tapissées de sombres forêts et qu'emplit le fracas des eaux écumeuses de la Lonza. On lève les yeux : à droite et à gauche se superposent des bancs de rochers, remparts formidables qui en plein été ne laissent pénétrer le soleil dans la gorge que de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Partout où le roc offre quelque saillie, quelque corniche, sapins ou mélèzes croissent solitaires et semblent d'immobiles sentinelles montant la garde au long des arêtes crénelées. Dans la vallée cependant, une bande de verdure, quelques prairies semées de chalets, s'allonge vers le nord : c'est le hameau de Hasellehn.

Autour de sa gare minuscule, le village de Goppenstein s'élève parmi les pierres et les monceaux de débris. — « Est-ce là ce Lötschental tant vanté ? » — demandera plus d'un voyageur désappointé. Patience ! Il y a des maisons dont la porte n'est pas très engageante et qui contiennent cependant de très belles choses...

Au début de ce siècle, Goppenstein ne ressemblait guère à son aspect d'aujourd'hui. Une combe verdoyante et fraîche, appelée jadis « zur Matte », a disparu sous les amoncellements de pierres et de décombres provenant de la construction du tunnel du Lötschberg. A quelque distance, au pied de l'abrupt contrefort du Rotgebirge, se trouvait l'ancien village ; non pas ces ruines abandonnées de l'éphémère cité ouvrière où vécut, pendant la construction du tunnel, une population qui comptait à elle seule deux fois plus d'habitants que la vallée tout entière.

Les seuls vestiges authentiques de l'ancien village de Goppenstein, les restes d'une usine ayant servi à l'exploitation des mines de galène du Rothenberg, se trouvent non loin de la chapelle de St-Jean du Désert.

Des mines firent, en effet, jadis la prospérité du pays. On assurait que le minerai de Goppenstein était mêlé d'argent. Les deux versants des contreforts du Rotgebirge ont été percés et exploités à diverses reprises. Actuellement encore on trouve sur le Schönbiel, à une altitude de 2200 m., des blocs de pierre polis par le glacier, et qui présentent des filons de galène parfaitement identifiés par les géologues. La tradition veut que Schönbiel ait été le premier emplacement où furent entreprises les recherches du précieux minerai. Une légende raconte que cer-

tain chasseur de l'endroit ne se servait que de balles d'argent. Nul n'en savait la provenance, car le chasseur gardait bien son secret. Un jour qu'il était attablé à l'auberge de Gampel, il se vanta de connaître un filon d'argent qui poussait comme un arbre ses ramifications au sein de la montagne. Un étranger l'entendit et paya à boire jusqu'à ce que le chasseur lui eût confié son secret. A partir de ce jour-là, il n'eut plus de balles d'argent, car l'étranger était devenu le premier propriétaire des mines. Celui-ci fit construire une usine sur le Schönbiel et donna lui-même les premiers coups de pics au rocher. Cependant après bien des peines, il lança un jour son marteau dans le puits le plus profond, en s'écriant : « J'en ai assez, et celui qui continuera de te creuser en aura aussi assez ! »

Le double sens de ces paroles s'est réalisé à la lettre. L'exploitation de la mine qui, d'après des documents, remonte au XVI^{me} siècle, connut des périodes de succès et de décadence. Fellenberg le rappelle en termes fort justes : « La mine de Goppenstein, écrit-il, a vêtu ses propriétaires de soie et de velours, mais elle les a aussi dévêtus jusqu'à la chemise ».

Au cours des siècles, l'exploitation passa entre de nombreuses mains : Suisses, Anglais, Français, Belges et Allemands l'achetèrent et la revendirent tour à tour, les uns avec perte, les autres en réalisant un riche gain.

Une compagnie anglaise qui avait acquis la mine rendit un grand service à la vallée tout entière en faisant établir une route carrossable de Steg à Goppenstein.

Le minerai du Rotgebirge se transportait par voie d'eau à Goppenstein ; il était lavé à la blanchisserie, puis fondu dans le haut fourneau de Steg. Mais le rendement de cette exploitation déçut les espérances de la compagnie anglaise. A son tour, elle jeta le manche après la cognée, et l'on disait alors communément dans le Lötschental : « La montagne a plus de fentes que la bourse des Anglais n'a de plis. »

De tous ces travaux coûteux, de tant d'installations successives, il ne reste aujourd'hui que des ruines. La légende peuple de nains et de génies les anciennes fosses patiemment creusées, et ceux qui savent écouter, entendent la nuit les coups de marteaux et de pics des mineurs de jadis.

La chapelle St-Jean du Désert est ce qui reste de mieux conservé de l'ancien village de Goppenstein. Elle s'élève à la limite d'un terrain recouvert jadis par la terrible avalanche rouge (*Rote Lawine*), attendue chaque année, et qui, assure-t-on, menace de tomber sept fois par jour à l'époque du dégel, et de se précipiter dans la Lonza. Jadis nul ne se hasardait dans l'étroite gorge exposée aux chutes de pierres et aux éboulements, sans avoir imploré dans sa chapelle la miséricorde du saint auquel elle est dédiée.

Aujourd'hui, la chapelle St-Jean est à peu près abandonnée. Chaque année, le 24 avril, on y fête solennellement son saint patron. Les fidèles arrivent en procession et un culte a lieu en plein air.

Deux chemins, à gauche l'ancien, à droite une route nouvelle, mènent de Goppenstein aux villages de la vallée. De la gare on aperçoit déjà le *Meier Waldis Aichichiblin*, singulier monolithe auquel se rapporte la légende du Génie de la Montagne et du chasseur. En cet endroit la Lonza est généralement encombrée jusqu'en été de masses de neige et d'éboulis glacés provenant des avalanches.

Le voyageur qu'intéresse la mine du Rothenberg pourra y arriver par le chemin dit Knappenweg. En s'élevant davantage, on parviendra au Waldis Klamm, où fut, en un lieu inaccessible, l'aire du dernier *Laemmergeier* (grand vautour voleur d'agneaux) de Suisse, surnommé dans le pays « 's alt Wyb » (la vieille femme), puis l'on atteindra enfin le Schönbiel, d'où l'on peut se rendre en quatre heures à Kippel, par des sentiers bien frayés à travers les forêts dites Kleewald et Kastlerwald. Mais il vaut la peine de monter auparavant par Hasellehn jusqu'aux chalets de l'alpe de Faldum, d'où le regard commande d'un bout à l'autre toute l'admirable vallée de Lötschen.

KASTEL.



Placé à l'écart sur le versant du sud, Kastel tombe dans l'oubli. Il y a quelque quatre cents ans, le hameau actuel était un village formant à lui seul une des plus importantes communes du Lötschental. En ce temps-là, le principal chemin de la vallée montait vers Kastel au sortir du défilé de Hohsteg (Chluisä). Un éboulement des rochers de la Wandfluh rendit nécessaire l'établissement d'une nouvelle route sur le versant ensoleillé, et l'ancienne, délaissée, est devenue impraticable aujourd'hui.

Le nom de Kastel remonte très haut dans le passé. Il permet de supposer que les Romains utilisaient déjà le col du Lötschberg pour traverser les Alpes.

* * *

FERDEN (1389 m.).

Le village de Ferden fait face à Kastel. Orienté vers le levant, il s'entoure de jardins et de champs cultivés. Au fond du val, des pommiers prospèrent parmi les prairies, mais à mesure que l'on s'élève, les cerisiers prennent leur place. Ferden se divise en deux parties distinctes : le Haut Village et le Stadeldorf, agglomération de chalets à foin et à grain. Dans le Haut Village, comme presque partout au Lötschental, une seule construction en pierre : la chapelle Sainte-Barbe. Elle commande une place assez vaste, encadrée de belles

maisons de bois du XVII^e siècle, d'un type particulier à la vallée. Presque toutes renferment d'antiques meubles et objets de toute sorte, transmis de génération en génération.

La maison de commune de Ferden sert de trait d'union entre les deux moitiés du village. Devant ce bâtiment s'étalent les champs dits « de la distribution » (Spendäcker), où se faisaient jadis, à ciel ouvert, des distributions de vivres auxquelles participaient tous les ressortissants de la commune. Cette coutume a subsisté, quoique sur une moins vaste échelle, et la « Spend » de Ferden est aujourd'hui encore célèbre entre toutes celles du pays de Lötschen. Ferden n'a ni hôtel, ni auberge.

* * *

KIPPEL (1376 m.).

Kippel, localité principale de la vallée, est situé au cœur même du Lötschental. Ses vieilles maisons de bois bruni, aux toits recouverts de bardeaux, se pressent autour de l'église St-Martin. Un peu à l'écart de l'antique village — heureusement — s'élève un quartier neuf où l'on trouve des hôtels, un bureau de poste, une salle de spectacle, une boulangerie. Nombreux sont les visiteurs qui déplorent ces constructions nouvelles dont l'architecture moderne contraste avec les chalets patinés par les siècles. Ils oublient qu'eux-mêmes ont rendu nécessaires les divers établissements qui composent le quartier neuf, et que c'est là seulement qu'ils trouvent un gîte confortable. De la grande croix du village au Stadeldorf, l'aspect de la rue principale est

des plus pittoresques. La rue traverse la grande et la petite place du village, encadrées toutes deux de hautes maisons de bois du XVII^e siècle, aux fenêtres desquelles pendent en guirlandes les beaux œillets rouges, chers aux habitants du Lötschental. Le voyageur s'arrête devant ce tableau d'un charme si original et si particulier au pays, et prend parfois le temps de déchiffrer les inscriptions et devises sculptées sur les façades. La maison Schmiedpeter, datée de 1620, porte celle-ci :

*Here mein Haus Folk, was ich eich sage,
Das selb in eiwen Herten tragt :
Liebet Gott ob allen Dingen,
So kan es eich nit mislingen.*

Ecoutez, vous les miens, ce que je vous dis, Et gardez-le dans votre cœur : Aimez Dieu par dessus toutes choses, Et rien ne vous manquera.

Nous reparlerons des pittoresques maisons de Kippel en étudiant l'architecture de Lötschen.

La place du village de Kippel a été le témoin de tous les événements heureux ou malheureux dont est tissée l'histoire du Lötschental.

* * *

RACHARTEN.

Comme Kastel, ce hameau ne compte plus. Le nom de Racharten apparaît pour la première fois à la date de 1366, où vivait un certain Peterlin zen Racharten. Du village de jadis, il ne reste que les ruines d'une maison incendiée, qui ont servi à la construction d'une grange avec étable. D'autres vestiges d'établissements sont néanmoins visibles alentour, et l'on peut supposer

que les villageois furent obligés d'abandonner cet endroit bien exposé. Un puits détruit par un tremblement de terre causa très probablement l'exode des habitants. Quelques « raccards » qui ont subsisté au bord du chemin muletier rappellent l'emplacement de l'ancien « Stadeldorf » (quartier des granges). Ces constructions si particulières, jadis d'une grande importance, étaient une nécessité due aux conditions alimentaires de la vallée de Lötschen.

* * *

WILER (1421 m.).

Ce n'est qu'après y être entré que le voyageur découvre le village de Wiler. Il est en train de renaître parmi les éboulis et les décombres de la terrible « Horloiwina » (avalanche formidable) et son aspect de village tout neuf diffère naturellement de celui des autres localités du Lötschental. Sa grande rue, large et droite, ses ruelles bien alignées étonnent. De même les toits de tôle ondulée ou recouverts d'ardoises, la maçonnerie grossière des façades postérieures ; les granges et étables alignées à l'écart des bâtiments d'habitation, contrastent avec l'aspect habituel des villages de la vallée. Mais ce n'est là qu'une impression passagère. Vu de face et à quelque distance, le village de Wiler est plaisant. De belles maisons de bois y masquent plus qu'à moitié les quelques bâtisses aux murs blanchis, et le ton clair du bois de mélèze encore neuf met de toutes parts une note gaie. Comme ailleurs, une chapelle blanche s'élève sur la place du village.

Il y a quelque vingt ans, Wiler était l'un des plus

anciens villages du Lötschental. D'antiques maisons bordaient ses ruelles étroites et tortueuses. Proche de la route et autour de la place, des constructions plus élevées témoignaient de l'aisance des habitants. Le dimanche 17 juin de l'année 1900, tandis que les paroissiens étaient à l'église en ce jour de fête religieuse (Segenssontag), le feu éclatait au village et en quelques heures l'avait réduit en cendres. Des inscriptions sculptées sur les façades des maisons neuves rappellent ce jour néfaste. Celle de Lorenz Bellwald porte la suivante :

*Gebaut mit viel der Müh und Sorgen,
Beschützt von Gottes Vaterhand,
Steht hier mein Heim, das einst am Morgen
Zerstört lag durch des Feuers Brand.*

LORENZ BELLWALD.

Construite à grand soin et grand'peine, Et confiée à la protection divine, Voici rebâtie ma demeure, qui jadis un matin Gisait détruite par l'incendie.

Au cours de l'été 1900, M. J. Gallet, l'explorateur bien connu de la chaîne du Bietschhorn, passant à Wiler, en vit les restes calcinés. « Notre cœur s'est ému, écrit-il, au souvenir du charmant village disparu, des maisons de bois bruni, aux toits et aux galeries vermoulus et remplies de meubles anciens. Sans doute on rebâtira Wiler, mais ce sera désormais un de ces villages de pierre et d'ardoise, pourvu de tout ce qui peut plaire à une compagnie d'assurance contre l'incendie. Alors le charme si original du Wiler d'autrefois aura vécu. »

Ces prévisions ne se sont que trop réalisées. Néanmoins le nouveau village a ses avantages aussi : les maisons y sont plus vastes, les chambres plus hautes et mieux éclairées. En hiver des masses de neige, glissant sur les toits lisses et fortement inclinés, s'effon-

drent avec un bruit sourd et s'amoncellent dans les ruelles élargies. Mais le printemps venu, tout disparaît, et Wiler redevient le clair village ensoleillé où l'on s'est repris à vivre confiant en la protection divine.

*Viel Müh und Fleiss hab ich angewendt,
Eh ich dies Haus hab gebracht zum End,
Drum bitt ich dich, Bitt für mich Gott,
Der du hier wohnst nach meinem Tod.*

JOS. RIEDER.

J'ai mis ma peine et mes forces A construire cette maison, Ainsi donc priez Dieu pour moi Vous qui l'habitez après moi.

Pour les artistes, les historiens et les amateurs d'antiquités, la disparition de l'ancien village de Wiler représente une perte irréparable. Des costumes du pays, de la vaisselle d'argent et d'étain, des plafonds peints, des tableaux, des livres et des meubles rares, introuvables aujourd'hui, ont été la proie de l'incendie de 1900. L'un des plus riches paysans du village assurait qu'il eût donné tout le reste de ses biens pour certain livre lui appartenant. On parvint cependant à sauver un bon nombre d'objets de prix.

* * *

TENNMATTEN.



Tennmatten est la première localité sise sur le territoire de l'ancienne commune de Ried. Ce village aurait formé jadis à lui seul une commune. Ses habitants le quittèrent pour se fixer à Wiler et à Ried. Au seuil de l'ancien village de Tennmatten, se dresse une borne monumentale portant la date de 1755. Puis c'est une véritable apparition de légende : une minuscule cha-

pelle blanchie à la chaux, une grande croix vermoulue, une statue de saint dressée en pleins champs et la double file des granges et étables rangées au bord de la grand'route. Un seul chalet-grange est demeuré, mais il est si vieux que ses pieds ne le portent plus ; il les tient repliés sous lui et s'incline sous le poids des ans. Tennmatten n'est plus habité et l'on n'y trouve que les restes des demeures d'autrefois. Il en est de même de plusieurs endroits de cette partie de la vallée : Zeisenboden, Ballystadel, an den Uiflengen, Wüsten Matten, et plus haut dans la montagne Z'r Tärrun et zu Ritinun, formaient jadis autant de lieux habités qui, à l'exception de Z'r Tärrun, furent détruits par une avalanche.

Il avait neigé huit jours durant, raconte la légende, et le ciel ne s'éclaircissait pas. Les gens des Wüsten Matten aperçurent alors ceux de z'r Tärrun processionnant autour de leur chapelle. Ils se moquèrent d'eux, disant : « Vous avez beau prier et processionner : demain nous serons étendus tous ensemble au fond de la vallée. » La nuit suivante, la terrible avalanche de Tennbach se détacha de la montagne ; elle renversa la forêt de Stuid, balaya les pentes et anéantit toute trace d'habitation. Quand vint le jour, ceux des Wüsten Matten gisaient à la lisière du Bois Noir et on ne retrouva de leur village qu'un amoncellement de ruines. Cependant un petit enfant, miraculeusement abrité par une poutre effondrée, avait survécu. Parvenu à l'âge d'homme, il devint père d'une nombreuse descendance. Quant aux gens de z'r Tärrun, ils sortirent tous sains et saufs de cette nuit néfaste. La légende ajoute qu'une sorcière d'origine étrangère, qui fut brûlée quelques années plus tard en Bas-Valais, avoua pendant la torture avoir fait beaucoup de mal dans le Lötschental en y précipitant la terrible avalanche de Tennbach.

RIED (1500 m.).

Ried, qui nous amène dans une partie plus élevée du Lötschental, est encore en plein soleil quand le fond de la vallée est déjà plongé dans l'ombre. C'est le seul village dont les maisons ne soient pas accolées les unes aux autres, le seul où elles soient entourées d'arbustes et de buissons. Il est adossé à l'abrupte Riedegga et se divise en deux parties : le bas et le haut. Au milieu de la partie inférieure s'élève une petite chapelle blanche dont l'autel date du XVII^e siècle et où l'on fête le 18 janvier « Petri Kettenfeier in Rom » (*St-Pierre aux liens*). Elle est très visitée et l'on prie beaucoup devant un Christ crucifié, douloureuse figure, presque de grandeur naturelle. Sur la tour de la chapelle, se dresse une croix de fer forgé qui est remarquable.

Une tradition digne de foi rapporte que Ried s'étendait autrefois jusque sur la colline qui s'élève au milieu de la vallée et que l'on nomme « der Winterbletschun ». Des ruines de chalets s'y voient du reste encore. Une avalanche descendue du Nesthorn ensevelit cette partie du village. La légende raconte qu'au printemps suivant, à la fonte des neiges, on retrouva une fileuse qui vivait encore, mais que la faim avait poussée à se ronger les doigts. Le haut Ried, où l'on peut voir une maison portant la date de 1530, aurait aussi été détruit une fois par l'avalanche. De toute cette partie du village, seule une grange subsista. Dans le « Gillum », derrière le village, cette même avalanche aurait entraîné au « Zubin », dans le fond de la vallée, le « Grossendorf », avec vingt-deux rouets.

Il serait difficile de trouver autant de rouets réunis à Ried de nos jours. Mais le village n'est cependant pas sans importance. Grâce à sa position au pied du Bietschhorn, il fut pendant plusieurs décades le centre du mouvement des étrangers dans

le Lötschental. Et son histoire politique est particulièrement intéressante.

* * *

WEISSENRIED (1694 m.).

Voici le plus haut village de ce haut pays ; mais malgré cela ses habitants lui restent fidèles l'année entière, car son nom garde le reflet du soleil dont la lumière éclatante le baigne en toute saison. Assises sur le roc et dominant Ried, ses maisons se serrent nombreuses autour de la rustique chapelle. Une ancienne lampe de pierre, la « Steina », dont la mèche trempe dans du beurre fondu, éclaire le saint lieu. C'est une lampe semblable à celle de la chapelle du pèlerinage de Kühmatt, pour laquelle on réserve chaque année les prémices du beurre de Gletscheralp et de Fafleralp. Dans toutes les chapelles, ces lampes s'allument chaque soir à l'heure du rosaire. Ce sont les « Rosenkranzlicht » (lumières du rosaire). Elles brûlent aussi pendant toute la nuit la veille des dimanches et des fêtes religieuses.

Les gens de Weissenried ont saint Georges pour patron. Ils ont eu de bonnes raisons pour se placer sous la protection puissante de celui qui vainquit le dragon. L'hiver est rude là-haut. La neige y tombe en plus grande abondance que partout ailleurs dans la vallée et la « Guxa », cette furie qui descend des glaciers, la chasse en hurlant. Souvent, dans les hivers rigoureux, la haute clôture de planches qui protège le chemin au-dessus du village, disparaît complètement sous l'amoncellement blanc. Pourtant aucun habitant de Weissen-

ried ne voudrait échanger son sort contre celui des gens d'en bas. Ils les plaignent, au contraire, de ce qu'on puisse dire d'eux :

Quand le soleil décline,
Ils ne savent s'il chemine.

Car, en hiver, Weissenried scintille au grand soleil pendant toute la journée, tandis qu'au fond de la vallée, jusqu'à midi sonné, la chaîne du Bietschhorn étend sur toutes choses sa gigantesque ombre déchiquetée. Grâce aux avalanches qui font place nette, balayant tout au fond du val, on ne voit ni broussailles, ni amas de pierres dans les prés à l'entour du village, et les champs sont tout aussi gras et non moins fertiles que ceux du bas. Sans doute, les habitants de Weissenried doivent faire une demi-heure de chemin pour se rendre à l'église de Blatten ; les enfants en font autant pour aller à l'école, mais la marche met du rouge sur leurs joues, ils ne s'en portent que mieux, et les doyens de la vallée habitent Weissenried.

Les gens du village sont travailleurs et par conséquent à leur aise. La famille Hasler de Kippel possédait autrefois à Weissenried deux cents « Burdinen »¹ de foin, ce qui lui permettait d'hiverner quatre vaches, avantage très important, étant donné l'émiettement de la propriété dans la vallée. Ce bien avait été apporté en dot à Kippel par une riche héritière de Weissenried. Des mariages de ce genre étaient assez fréquents avant la fondation de la paroisse de Blatten. Mais ces terrains ont été rachetés

¹ Mesure de poids employée dans la vallée et se calculant d'après la charge d'un homme.

par les « bourgeois » de Weissenried, ce qui a permis à la population du village de s'accroître.

* * *



BLATTEN (1542 m.).

Le village de Blatten¹ s'étale sur deux terrasses de rochers dénudés, polis par le glacier. Le cimetière se trouve au « Schirliboden », dans la partie inférieure ; de là, on monte par le « Gisentell » en suivant une longue rangée de maisons, pour arriver enfin sur la terrasse supérieure, la « Höhe », d'où l'église et la cure dominant tout le village. Le chemin est fort encaissé. A sa droite, le torrent du « Tschuggen » tombe abruptement dans la Lonza qui, mugissant et écumant, ronge sans relâche la base du rocher sur lequel repose Blatten. La légende du Juif Errant prédit qu'un jour les « limaces blanches », comme on dit dans la vallée, engloutiront le village. Combien de temps la rivière coulera-t-elle encore avant que la prédiction se réalise !

La terrasse supérieure est coupée en deux endroits : d'abord par une ruelle, le « Stapfenstein », où coulait autrefois la Gisentella, et ensuite par le « Chinn » où elle s'est creusé aujourd'hui un lit profond. Les groupes de maisons ainsi formés se nomment « Auf der Spielfluh » et « Auf der Tirblen ». Dans la direction d'Eisten se trouve la plus charmante partie du village. Il y a là un vrai trésor de pittoresque. Près de deux cascades, s'élèvent le vieux moulin gris et la

¹ Blatten ou Platten, nom désignant une plateforme de rocher.

scierie du hameau. Le torrent qui descend du glacier fait tourner les massives roues de bois ; il scintille un instant dans la canalisation de la scierie, fait quelques détours, tout d'abord blanc d'écume, puis il se calme, devient bleu et vert, et enfin se précipite en grondant dans le profond abîme qui se creuse sous l'étroit escalier du moulin.

Tout auprès s'élève une petite chapelle, la Chapelle de la Scierie, « Sagenkapelle », dont le calme religieux contraste vivement avec l'agitation du torrent. C'est un petit oratoire grillé, dédié à la Sainte Croix et dominé par un grand crucifix.

La légende raconte qu'un jour un étranger passa par là, se rendant en pèlerinage à Kühmatt avec un enfant aveugle. Il s'arrêta devant la chapelle et avec confiance invoqua les Saintes Blessures. Tout à coup l'enfant aveugle demanda en désignant la croix : « Qu'est-ce que cela ? » Il venait de recouvrer la vue. Aussi les gens atteints de maladies d'yeux viennent-ils volontiers implorer ici un soulagement à leurs maux. Le sol du petit édifice est complètement imprégné d'huile et les peintures sont noircies par la fumée des lumignons qui y brûlent presque toutes les nuits.

C'est sur les marches de cette chapelle que le vieux meunier a été témoin de la fin du monde. Le fracas des cascades, le bruit des roues des moulins, le grincement de la scie, le bavardage des lavandières n'avaient pas empêché le vieillard de s'endormir. Tout à coup, il vit arriver en foule les habitants d'Eisten qui passèrent près de lui en courant et lui crièrent : « Ne le sais-tu donc pas encore ? C'est la fin du monde ! » Le meunier ne fit qu'un saut jusque chez lui, enfila en hâte son habit et courut rejoindre les autres. Il n'y avait plus une âme dans tout le village, chacun s'était enfui précipitamment. Comme il passait en dessous de l'église, il vit que les diables entraient déjà dans le village. Les noirs démons armés de fourches montaient des coursiers aux naseaux fumants dont les longues crinières ba-

layaient les toits. Le meunier eut à peine le temps de se dissimuler derrière la porte de l'église : les fers des premiers chevaux frappaient déjà le roc sur lequel s'élève l'édifice. Quand il n'entendit plus aucun bruit, l'homme se hasarda à quitter sa retraite et se hâta vers la sortie du village. Là, il se trouva tout à coup face à face avec un retardataire, un petit diable qu'il ne put éviter. « Celui-là je l'aurai ! » se dit le vieux meunier. Et il s'élança sur le diabolotin qu'il terrassa facilement. Puis, pour être sûr que son ennemi ne pourrait plus nuire, il le mit en lambeaux. Mais ceux-ci étaient si collants que le vieillard ne parvenait pas à s'en débarrasser. Il avait beau secouer ses mains, les lambeaux de chair y adhéraient toujours. Enfin il eut l'idée de frotter ses mains contre les murs de la chapelle... ce qui le réveilla. Il ouvrit les yeux et fut tout étonné de se trouver au milieu d'un groupe de lavandières qui riaient aux éclats de sa mine ahurie. Le vieux meunier ne se froissa pas de servir de cible à une si franche gaîté, et depuis, assis au soleil devant la chapelle, il a bien souvent raconté comment il avait assisté à la fin du monde.

Au-dessus de la chapelle s'élève une terrasse rocheuse, la « Sagenfluh » et plus haut encore la « Stadelfluh ». Sur la première de ces terrasses se trouve la maison de commune aux fenêtres innombrables. Le ravin voisin sert depuis longtemps de théâtre aux habitants du village. L'endroit est fort bien choisi : il est assez éloigné de la rivière pour que le bruit de l'eau ne trouble pas les représentations et il peut se fermer facilement. La scène, « die Brigin », est dressée à nouveau pour chaque spectacle. Elle a la forme d'une maison du pays, close de trois côtés et surmontée d'un toit. Deux rangées de planches ferment l'entrée du vallon qui forme ainsi une charmante salle de spectacle à ciel ouvert. Autrefois on dressait des scènes semblables sur les places des villages. Celle de Ferden existe encore, mais à Kippel et à Wiler on l'installe dans la maison

de commune, à l'arrière du bâtiment, et les spectateurs sont sur le pré.

* * *

EISTEN (1585 m.).

Situé derrière la Milinegga (hameau entre Blatten et Eisten où l'on trouvait jadis un moulin banal auquel se rapporte la légende de « La meule de Milinegga »), Eisten est aujourd'hui le dernier village de la vallée qui soit habité en toute saison. De même que Blatten, il repose sur les terrasses de la montagne. Du milieu de ses maisons brunes, s'élève sa petite chapelle blanche, semblable à un edelweiss géant surgi du rocher dénudé. Derrière la chapelle, nous trouvons la maison des Poules (Hennenhaus) qui porte la date de 1404. En ce temps-là, et plus tard encore, Eisten était une bourgeoisie indépendante, plus importante même que Blatten, si l'on en croit la tradition.

A Eisten vivait un joueur de violon, qui était l'homme le plus fort de la vallée. Un jour, des jeunes gens d'autres villages voulurent provoquer le joueur à la lutte. Ils fixèrent des plumes de coqs de bruyère à leurs chapeaux et se mirent en route pour Eisten. Mais ils trouvèrent, appuyé contre la maison du violoneux, un grand sapin avec ses branches et toutes ses racines. Alors l'un d'eux déclara prudemment : « M'est avis que celui qui a déposé là ce sapin pourra aussi me faire toucher terre ! » Les autres n'eurent garde de le contredire ; ils enlevèrent les plumes de leurs chapeaux et rentrèrent chacun chez soi, sans avoir lutté avec l'homme.

Une autre fois, le robuste violoneux fut accusé d'avoir provoqué une querelle lors d'un mariage. Le châtelain de Niedergesteln le condamna à payer une amende et envoya son huissier pour toucher l'argent. Celui-ci trouva l'homme assis derrière une table,

dans un coin ; il lui notifia le jugement et exigea le paiement de l'amende. Le condamné fixa l'hôte indésirable par dessus ses lunettes d'écaille, semblant le mesurer du regard ; puis il tendit la main d'un air détaché vers une encoignure, compta les batz sur la table et déclara : « Voici le montant de l'amende. » Puis il compta une seconde fois la même somme à l'huissier et ajouta : « Ceci c'est pour la prochaine fois où je me battrai. » Et pendant que l'homme se hâtait de ramasser l'argent, le violoneux passa rapidement de l'autre côté de la table, prit l'huissier au collet, le rossa d'importance, puis le jeta dehors en lui criant : « Tu diras au tribunal que le violoneux a déjà payé l'amende ! »

* * *



KÜHMATT (1625 m.).

Tout l'intérêt de ce hameau se concentre sur l'imposante chapelle de la Vierge, le sanctuaire par excellence des Lötschards. Elle est construite sur un rocher élevé dont la rivière ronge le pied, infatigablement. Devant la chapelle, des deux côtés de la route et sur les rives de la Lonza, s'alignent quelques mazots, des granges et des écuries. Les deux rives de la rivière sont reliées par une longue passerelle de bois, qu'un solide pilier étaie dans le milieu. C'est le seul pont de ce genre qu'on puisse voir dans toute la vallée.

D'où qu'on aperçoive Kühmatt, le spectacle est enchanteur, mais il est encore plus beau quand on a la chance d'assister à une procession. Les fidèles en longues rangées sont agenouillés devant la chapelle : le prêtre, debout au pied de la croix, l'é�incelant reliquaire, le « Heiltum », à la main, les bénit en chantant en latin les paroles liturgiques : « Que la bénédiction

du Dieu Tout Puissant, Père, Fils et Saint Esprit, descende sur vous tous et y demeure dès maintenant et à toujours. » Les hautes montagnes neigeuses forment un cadre imposant à ce délicieux tableau. Vues de si près, elles paraissent plus abruptes et plus escarpées



encore. Et pour donner une dernière touche à l'ensemble, la petite tour de la chapelle se profile directement sur la Lötschenlücke.

La chapelle est dédiée à la Visitation de la Sainte Vierge. A la belle saison, il est très rare qu'on n'y rencontre personne. Par les belles matinées d'été, dès que la voix argentine de la petite cloche annonçant la messe a retenti dans le ciel clair, les faucheurs qui travaillent dans les prés environnants posent leurs faux, plantent leur coffre en terre et se rendent à l'office en manches de chemise. Et chaque soir pendant la belle saison, les

seaux de lait s'alignent, luisants, sur le petit banc devant la chapelle, pendant que les paysannes, agenouillées à l'intérieur, égrainent leur rosaire. Un Lötschard ne passe jamais devant l'édifice sans prendre de l'eau bénite et sans saluer la Mère de Dieu d'un *Ave Maria*. Au printemps et en automne, on y vient en pèlerinage de la vallée du Rhône. Après la grande tonte des brebis de Fafleralp, les bergers ne manquent jamais de déposer leur ofrande pour l'entretien de la Maison de Dieu. Même en hiver, la cloche sonne soir et matin pour l'Angelus. A l'époque du carême, la messe est chantée chaque vendredi, pendant que des douzaines de skis, plantés dans la neige, montent la garde devant la porte.

* * *

FAFLERALP (1795 m.).

Nous voici arrivés au bout de la vallée, ou du moins à la limite de la zone habitable. Fafleralp est une merveille de la nature qui a éveillé l'attention du Heimatschutz. Il y a là tous les éléments d'un parc national en miniature. L'hôtel confortable qu'on y a bâti dans une architecture sobre et discrète ne gâte en rien le paysage — chose réellement remarquable, bien faite pour enchanter tous les amis du pittoresque. Il s'élève sur un monticule boisé dont la vue commande tout le pays que l'on vient de parcourir.

Les alpages qui environnent Fafleralp conduisent facilement par *Gletscherstafel* et le *Grundsee*, à la source de la Lonza, jusqu'au bord du « Langgletscher » (le glacier long) à 2000 m. d'altitude environ, qui avance et empiète depuis quelques années sur une forêt de mélèzes poussée imprudemment trop près de « la vache blanche » (glacier) dont parle la légende.

Guggistafel sur le versant orienté au levant, à

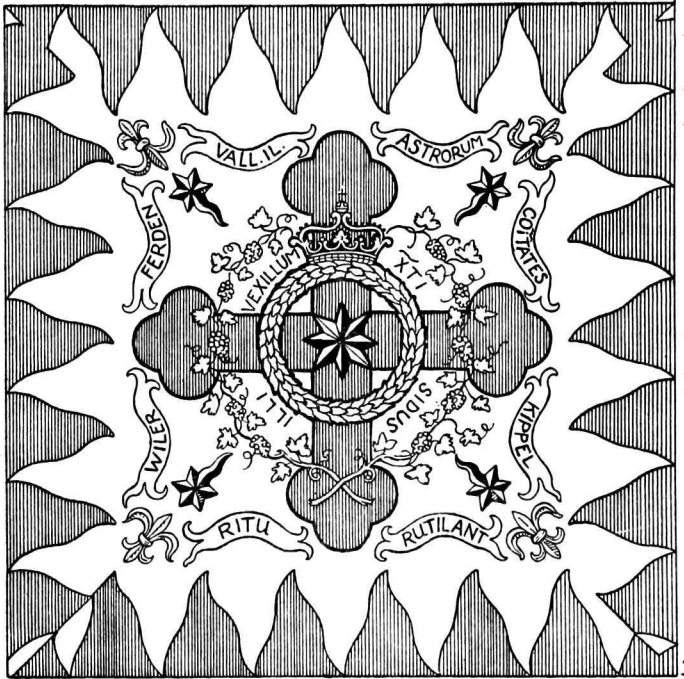
2000 m., est un hameau de vachers nomades montant chaque été des bords du Rhône (de Steg et Hohten, près Gampel). On remarque ici le contraste avec les autres villages alpestres de la vallée : pas d'inscriptions sur les chalets ; d'autres habitudes et d'autres gens, ce ne sont pas de vrais Lötschards.

Au delà, par le petit lac de Guggi, on parvient à la partie la plus reculée des « Anen », alpes pierreuses où souffle sans cesse le vent des glaciers. Ces derniers s'étendaient autrefois beaucoup plus loin qu'aujourd'hui ; ils ont laissé en se reculant, d'innombrables blocs de gneiss qui parsèment les alpages de Gugginen et de Gletscher, au détriment de la pâture. (La légende du « chamois de Gandeggun » explique à sa manière la présence de ces pierres indésirables).

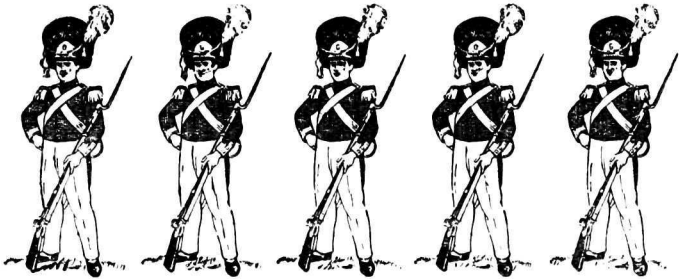




PROCHE DE L'ÉGLISE, A KIPPEL



LE DRAPEAU DE LÖTSCHEN



HISTOIRE DE LÖTSCHEN

Malgré ses formidables défenses naturelles et sa situation écartée, il semble que la vallée de Lötschen reçut de bonne heure la visite des humains.

Sous les ruines de la mine du Rotgebirge, au-dessus de Goppenstein, gisent très probablement les plus anciens vestiges des premiers colons du Lötschental. Au cours de l'été 1921, des bergers exhumèrent de la Gattenalpe, une épée sans poignée, mais avec son fourreau. Le Musée National de Zurich, qui acquit cette trouvaille, la classa parmi d'autres de la première période de la Tène, c'est-à-dire à l'époque de la colonisation gauloise de notre pays (environ 350 ans av. J.-C.). Le Musée d'art et d'histoire de Genève, possède des bracelets, des fibules datant d'une époque plus ancienne encore et une lance de bronze que l'on fait remonter à plusieurs siècles avant J.-C. Ces divers objets proviennent très vraisemblablement du Lötschental.

On peut donc admettre que les sauvages chasseurs de l'âge du bronze furent les premiers humains qui pénétrèrent dans la haute vallée de Lötschen. La vallée du Rhône offre, comme on sait, de nombreux vestiges de constructions romaines élevées jadis pour la protection des armées et des voies commerciales. A mi-chemin entre Steg et Goppenstein, dans la Lüegla, des monnaies romaines ont été découvertes dans un pan de mur.

La colonisation romaine du Lötschental a été mise encore en évidence par d'autres découvertes : En juin 1922, à Kippel même,

des ouvriers travaillant aux fondations de la maison du peintre Nyfeler, mirent au jour quatre tombeaux contenant des restes d'ossements et des objets de parure d'origine celtique influencée de culture romaine. Parmi ces derniers figuraient trois bagues d'argent dites « chevalières », gravées de têtes d'hommes et de dessins d'animaux.

Les grandes migrations des Barbares troublèrent aussi la paix de la vallée ; ses paisibles habitants connurent l'effroi de l'invasion alémane. Jusqu'au XV^e siècle, la Lonza marqua dans la vallée du Rhône la frontière entre Allemands et Welsches, entre Alémans et Burgondes. Les particularités du dialecte du Lötschental permettent l'hypothèse d'une invasion alémane par le nord. Pendant longtemps la population indigène ne se mêla point aux envahisseurs. La très ancienne légende des « Schurten Dieben » (petits voleurs) en fait foi. Petits de taille, mais vigoureux, ceux-ci gîtaient dans les épaisses forêts du versant nord de la vallée. La nuit venue, ils en sortaient pour piller les nouveaux venus. Ne prenaient part à ces expéditions nocturnes que ceux qui avaient prouvé leur valeur physique en franchissant d'un bond, et avec une charge respectable, la Lonza, non loin de Blatten, au point appelé encore aujourd'hui « Gsellich Chinn ».

Les Lötschards ne renient nullement leur ascendance alémane. Ils parlent un vieil allemand fort savoureux pour qui sait l'entendre, et l'on rencontre parmi eux bon nombre d'individus de haute taille du type blond.

Au point de vue politique, l'élément « welsche » (les Francs) l'emportait jadis en Valais où le régime féodal s'établit comme ailleurs. L'évêque de Sion et le Duc de Savoie, suzerains du pays, le faisaient gouverner par leurs grands vassaux, « welsches » pour la plupart. C'est ainsi qu'au XII^e siècle, le Lötschental, noyau du fief de Gestelen (Châtillon), se trouve aux mains des de la Tour, établis tout d'abord au château de Majorie, à Sion, puis plus tard à Niedergestelen (Bas-Châtillon), où s'élevait une solide résidence seigneuriale.

Les rapports variaient entre seigneurs et habitants. Le peuple lötschard se composait alors d'une part d'affranchis, payant les dîmes et redevances, et d'autre part d'une gent corvéable (Hö-rige). Quelques familles indigènes possédaient en propre la terre dont elles vivaient ; d'autres parcelles, sur lesquelles le seigneur

avait droit de main-morte, lui revenaient à la mort des tenants. Un « fermier » (Meier) percevait en son nom les dîmes et redevances et veillait à l'exécution des corvées.

Au début de la féodalité, le sort de ces sujets était pareil à celui de tant d'autres, mais avec la puissance grandissante des seigneurs, la situation des Lötschards devint plus difficile. Le plus grand bienfait de leurs maîtres fut l'érection d'une église dotée d'une riche prébende. A l'automne de l'an 1233, le baron Gérold de la Tour fit publiquement don de l'église de Lötschen au couvent d'Abondance en Savoie.

Par cet acte, le baron de la Tour s'engageait lui et les siens à maintenir la pieuse fondation. Les biens de l'église de Lötschen consistaient alors — et aujourd'hui encore — en prairies et champs bien situés, et en droits d'alpage. A cela s'ajoutait un tiers de la dîme du grain, des légumineuses et du petit bétail, droit qui maintint ses effets jusqu'en 1808. Un autre témoignage de la dépendance de l'église de Lötschen est le titre de « prieur » que portent actuellement encore les curés de Kippel. L'an 1607, l'évêque Adrien II de Riedmatten acquit du couvent d'Abondance l'église de Lötschen qu'il réunit à celle de Sion. Comme gage de sa dépendance, le prieur de Kippel eut dès lors à payer une contribution annuelle de Fr. 9.60 à la table épiscopale, coutume qui fut abolie le 28 avril 1921 lors d'une visite de l'évêque à Kippel.

Vers l'an 1300, la maison de la Tour, grâce à d'avantageuses alliances, étendit sa puissance sur de vastes territoires de l'Oberland bernois. A cette époque, les de la Tour se trouvaient chez eux dans les châteaux de Felsenburg et de Tellen, sis dans la belle vallée de Frutigen ; la partie supérieure de celle de Lauterbrunnen leur appartenait et ils possédaient en outre de vastes territoires dans les environs de Brienz. Afin de les peupler et de les faire cultiver, les de la Tour installèrent dans leurs diverses possessions, des colonies de serfs du Lötschental. C'est ainsi que l'on trouvait encore en 1485 d'authentiques Lötschards à Grindelwald.

Parvenue à l'apogée de sa puissance, la maison de la Tour déclina rapidement. Deux héritages, impliquant l'un la guerre à l'évêque de Sion, l'autre à Berne, son alliée, hâtèrent sa chute. Appauvris par des luttes continuelles, les fiers seigneurs se virent

obligés, dès le milieu du XIV^e siècle, d'imposer lourdement leurs sujets et de vendre l'une après l'autre leurs possessions. Une guerre civile sans merci qui sévit dans le Haut-Valais acheva la ruine de cette maison. Le nom de son dernier descendant, Antoine de la Tour-Gestlenburg (1356-1376) apparaît dans un document de l'époque où il est qualifié de « noble de naissance, mais de sentiments roturiers ». À deux reprises il avait pris les armes avec ses vassaux contre l'évêque de Sion, Guichard Tavelli, son parent. Or, les dizains supérieurs, en voie de s'affranchir toujours davantage de la domination des seigneurs, tenaient le parti de l'évêque. L'an 1374, en pleine paix, des émissaires d'Antoine de la Tour surprirent l'évêque dans son château de la Soie, près Sion, et le précipitèrent du haut des murailles. L'horreur de cet acte criminel se transmet des pères aux fils, ainsi qu'en fait foi une mention fréquente dans les traités conclus ultérieurement entre Lötschards et dizains : on se pardonnait réciproquement à chacun ses manquements, « hormis à ceux-là qui prirent part au crime ».

Les « Patriotes », ainsi se nommaient les partisans de l'évêque dans le Haut-Valais, exercèrent une éclatante vengeance. Ils s'emparèrent des châteaux de la Tour et leur dernier rejeton fut chassé hors du pays. Le Lötschental passa ainsi sous la domination des dizains, auxquels ils jurèrent fidélité par un traité conclu le 11 octobre 1375. Antoine de la Tour eut beau vendre, de l'exil, ses possessions du Haut-Valais au duc de Savoie, qui à son tour les céda à l'évêque de Sion pour le prix de 50,000 florins — le Lötschental à lui seul était compté 40,000 florins — en dépit des protestations de l'évêque, les dizains continuèrent à se considérer seuls maîtres et ayants droit du Lötschental.

Fidèles à leurs anciens maîtres et seigneurs, les Lötschards défendirent longtemps le patrimoine d'Antoine de la Tour et payèrent bien cher leur dévouement à cette cause. Pendant les guerres civiles qui dévastèrent le Valais de 1362 à 1366, leur petite patrie fut mise à feu et à sang. Un document rapportant une sentence du duc de Savoie mentionne : « 1012 habitations incendiées dans la vallée de Lötschen et un grand nombre d'hommes tués ».

Les humbles demeures des Lötschards ont été rebâties, mais des fiers châteaux des seigneurs d'autrefois il ne reste que des

ruines méconnaissables. Quelques pans de murs rappellent la forteresse de Niedergestelen, qui pendant des siècles fournit des matériaux de construction à tout le voisinage.

Au début du XVI^e siècle, des perspectives de liberté politique semblent s'ouvrir pour le Lötschental. Le 13 février 1510, un traité entre le Valais et le roi de France Louis XII avait été signé à Brigue. De l'argent français entra dès lors en Valais et dans la vallée de Lötschen, représentée au Grand Conseil valaisan par Christian Plast, de Kippel.

La malheureuse expédition de 1550, connue dans l'histoire sous le nom d'Insurrection de Lötschen, révolte ouverte contre les autorités reconnues, fut fatale à la belle évolution politique du Lötschental. Incités à la révolte par des accusations fausses ou exagérées contre leurs maîtres, les paysans de Louèche et de Sierre prirent les armes et marchèrent sur le Haut-Valais. Un contingent de Lötschards vint renforcer leurs rangs à Niedergestelen, mais ils purent être arrêtés à temps dans leur entreprise et aucun acte de violence ne se produisit. Néanmoins les gens de Lötschen pâtirent en lieu et place des véritables fomenteurs de la révolte. Une assemblée réunie à Viège déclara « sujets à vie les rebelles de la châtellenie de Niedergestelen ». On leur supprima toute part à l'argent du roi de France et ils se virent même privés de la copie des décrets du Grand Conseil à laquelle ils avaient eu droit jusqu'alors.

En dépit de ces rigueurs, deux siècles et demi de travail acharné valurent aux Lötschards la liberté rêvée. Etant parvenus au cours des XVI^e et XVII^e siècles, à se libérer presque complètement de redevances de toutes sortes, ils se trouvèrent dès lors dans une situation politique avantageuse. L'an 1661, Melchior Werlen, porte-bannière de sa vallée, est élu banneret de Rarogne en considération de ses mérites. Ce fut très probablement lui qui, le premier, déploya sur la place de Kippel la bannière de soie à la croix rouge tréflée sur fond blanc, emblème de la liberté naissante.

L'argent des Lötschards, qui jadis s'en allait aux mains de leurs maîtres, restait désormais au pays. On le serrait dans un coffre-fort rustique, « der Talschaft Kasten », fait d'un tronc d'arbre évidé en auge et muni d'un couvercle que l'on fermait par quatre massives serrures dont la clef était confiée tour à tour

à chacune des quatre communes. De cet argent acquis à la sueur de leurs fronts, les Lötschards rachetèrent aux dizains, en 1790, le droit de juridiction dans leur vallée. Les 10,000 florins exigés, mirent à sec le trésor lentement amassé. Les historiens sont unanimes à regretter ce marché onéreux ; quelques années plus tard, en effet, la Révolution française eût apporté au Lötschental la liberté rêvée, ainsi qu'elle le fit pour le Bas-Valais. Quoi qu'il en soit, le rachat de leurs libertés au prix de siècles de travail et d'épargne fait le plus grand honneur à ces anciens lutteurs.

Au cours de l'été 1799, les Français entraient dans la libre vallée. Ils établirent une caserne à Kippel, et la liberté que les Lötschards avaient acquise au prix de leur argent et de leur sang — nombre des leurs étaient tombés dans les luttes de 1798 et 1799 — semblait à jamais compromise.

Dès 1802, le canton du Valais fut, comme on le sait, séparé de la République Helvétique et érigé en république indépendante, « République Rhodanique », puis incorporé par Napoléon à l'empire français en 1810. La chaîne de montagnes qui s'étend entre les vallées de Gasteren et de Lauterbrunnen au nord, et celle de Lœtschen au sud, était devenue la frontière politique entre la France et la Suisse, et l'on peut aisément se figurer quel audacieux trafic de contrebande s'établit alors à travers ces passages glacés.

Cette ligne de démarcation au nord cessa d'exister après la chute de Napoléon, mais cela ne tira pas la vallée de Lœtschen de son isolement et elle resta jusque vers 1850 l'une des contrées les plus inconnues et les plus inexploitées du monde.

La foi catholique a trouvé à Lœtschen un rempart aussi ferme que les montagnes qui entourent la haute vallée. La dure vie des montagnards, leurs tragiques luttes contre une nature souvent barbare ont incliné leurs âmes simples vers la crainte de Dieu. Ils lui font entière confiance et remettent leur sort à sa volonté. Leur piété naïve s'exprime extérieurement, chez les hommes comme chez les femmes, de façon fort touchante ; elle est d'une sincérité rare, bien faite pour mériter le plus grand respect.

L'histoire religieuse de la vallée n'est pas compliquée. La date du 4 décembre 1562 en marque l'un des grands jours. Les paroissiens réunis en assemblée solennelle se prononcèrent

ce jour-là pour le maintien de la foi catholique. A Berne, à Zurich et à Bâle de nombreux étudiants valaisans avaient été gagnés à la foi nouvelle. On acceptait à Löttschen une réformation, non pas du dogme révélé à l'Eglise et transmis par elle, mais des mœurs du clergé, relâchées en maints endroits, s'imposant en pays valaisan aussi bien qu'ailleurs.

Assemblés en l'église de Kippel, les Löttschards rédigèrent une série d'articles concernant surtout l'enseignement religieux et la réglementation du culte, ainsi que l'administration et la bonne marche de la paroisse, agissant « pour la plus grande gloire de Dieu et de la Très Sainte Vierge, afin de défendre leur foi et pour le salut des vivants et des morts ». Les mains levées vers le ciel, tous jurèrent d'une seule voix de se conformer et d'obéir, après qu'ils auraient reçu l'approbation de l'évêque, aux principes par eux établis. Et le 29 mars de l'année suivante, dès que l'état des chemins le permit, le prieur Jean Im Thossen, accompagné des notables de la vallée, se présentait devant l'évêque Jean Jordan, au château épiscopal de Sion, suppliant très humblement Sa Grâce d'accorder son approbation aux articles proposés. Sur quoi l'évêque remit aux ambassadeurs du Löttschental un document par lequel les dits articles ayant été revus et modifiés après mûre réflexion, et sur le conseil d'hommes d'expérience, étaient désormais pleinement approuvés et recommandés à l'observation des fidèles du Löttschental.

Le maintien de la foi catholique en Valais fut efficacement soutenu par des prêtres zélés et capables, envoyés par les cantons demeurés fidèles à l'Eglise, comme aussi par la diffusion d'ouvrages pieux et d'édification. Dans le seul Löttschental, dix prêtres, presque tous venus de la Suisse centrale, étaient à l'œuvre. C'est à eux que l'on doit la plus grande partie des treize incunables qui sont aujourd'hui la perle des archives de la paroisse, lesquelles comptent nombre de documents relatifs à l'histoire de l'église de Kippel. L'un d'eux rapporte qu'en 1535, une église neuve de style gothique et ornée de reliefs en tuff fut bâtie sur le Martibiel. L'ornementation fut très probablement l'œuvre de ce même maître Ruffiner qui exécuta, en 1556, l'ossuaire et la partie inférieure du clocher actuel. Les deux fenêtres du fond de l'église n'existaient pas encore et le bâtiment tout entier devait être plus étroit qu'actuellement. Lors des travaux de réfection de 1915, on

mit au jour, en effet, dans la muraille séparant la nef du porche, des pierres taillées portant une date.

L'église de l'an 1535 nous a légué les plus belles pièces du trésor actuel. Citons entre autres : une main en argent datée de 1446, plusieurs coupes de même métal, les grandes croix ornées de motifs en argent ciselé qui servent aux jours de procession, enfin les vénérables gonfanons en soie brodée et peinte. Les fonts baptismaux, la chaire et la cloche, qui porte la date de 1583, proviennent de l'église de 1535.

Le sanctuaire actuel, construit durant les années 1739-1740, est l'œuvre de maître Ragozzi de Rima. Les sculptures qui l'ornent, « de style ionique », conformément au contrat de construction, sont d'un beau travail. Le maître-autel fut exécuté par maître Albassino. Son plus bel ornement, un superbe ostensor d'argent (du poids de 4750 grammes), œuvre d'un orfèvre d'Augsburg, coûta 734 florins aux fidèles de la paroisse.

Près de sept siècles se sont écoulés depuis la fondation de l'église de Kippel. Génération après génération, les héroïques fils du Lötschental, fidèles à leur petite patrie dans les bons et dans les mauvais jours, s'en sont allés dormir leur dernier sommeil dans le paisible cimetière auprès de l'église. De simples croix de bois — noires pour les personnes mariées, bleues pour les célibataires — marquent, parmi la nappe des fleurs éclatantes, la place des disparus, mais leurs œuvres et leurs actions demeurent.





PREMIERS TOURISTES, PREMIÈRES DESCRIPTIONS

La vallée de Loetschen s'est trouvée en dehors du grand courant des voyageurs. Malgré tout l'intérêt qu'elle présente, — qui l'emporte sur celui des stations estivales les plus à la mode — les grosses caravanes ont toujours passé loin d'elle. Ses villages ne sont du reste pas « organisés » pour recevoir les foules qui réclament des palaces et le reste ! Pourtant le pays de Loetschen a été signalé de bonne heure par les premiers écrivains alpinistes, mais le peu qu'ils daignaient en dire n'était pas fait pour inciter le lecteur à visiter ces soi-disant « dangereuses montagnes ».

On lit dans la vieille *Cosmographie de Münster* (1544) : « Du district de Rarogne mène un passage par une montagne dangereuse vers Berne, par « Kandelsteg » : le « Lötschenberg ». Sur cette montagne beaucoup d'hommes périssent précipités par la neige, comme c'est aussi le cas sur d'autres montagnes dangereuses. »

Chronique de Stumpf (1548) : « Près de Gestelen, le Rhône reçoit un torrent, la « Lüntza », qui prend son origine une lieue vers le nord et un peu vers l'orient, derrière la montagne du Bietschhorn, au-dessus de Rarogne et non loin du « Lettschenberg ». De l'origine de cette eau (torrent) un passage conduit au nord par la montagne de « Lettschen » à Gastrun, et puis à Kandersteg dans la vallée de Frutigen sur territoire bernois. Cette montagne est assez rude, presque impraticable, dangereuse à traverser, et quantité d'hommes y périssent. »

Simler (Descriptio Valesiae, 1574) : « Le fleuve « Lüntza », qui découle des plus hautes montagnes au-dessus de Rarogne et mélange ses eaux au Rhône au-dessous de Gestilen, marque la frontière du district de Rarogne. D'ici va vers le nord, entre les plus hautes montagnes, la vallée de « Lötschin » avec plusieurs hameaux et ses mines de plomb. Par cette vallée et la montagne de Lötschen, conduit un chemin périlleux, chez les Helvètes à la vallée de Frutigen, sur lequel beaucoup périssent. »

Freymond (L'aveugle du Jorat). En 1799, un officier vaudois qui fait partie du corps d'occupation de la vallée, relate ainsi ses impressions : « C'est dans cette petite Sibérie, parmi les ours, les chamois, les marmottes et un peuple à demi-sauvage, que j'ai goûté les plaisirs les plus purs, et joui de la meilleure santé. »

Ebel (Manuel du Voyageur en Suisse, 1810). « On y voit quatre ou cinq villages tout à fait séparés du reste du monde et où les étrangers ne vont jamais. »

En 1829 encore, l'apparition d'étrangers dans la vallée de Lœtschen était une chose tout à fait surprenante. C'est *Hugi* qui nous l'apprend dans ses *Voyages d'un naturaliste dans les Alpes*. « Les Valaisans furent dans un grand étonnement de nous voir descendre du haut des blancs sommets voisins des cieux. Entre les villages de Zeneisten et de Platten, je m'établis avec mes huit porteurs, près d'un ruisseau dans l'herbe haute, pour nous désaltérer. Lorsque les naturels virent notre tonnelet, nos tentes et tout notre attirail de voyage, et surtout lorsque Pierre eut laissé tomber quelques mots de la guerre, ils eurent l'air fort embarrassé. Une vieille femme se signa et s'enfuit aussi vite qu'elle le put. Je vis bien qu'on avait fort mauvaise opinion de nous. A Kippel, où le curé est en même temps aubergiste, ce ne

fut qu'après une longue délibération avec les voisins, qu'on nous admit dans la maison, » etc.

De même *Weilenmann* (*Aus der Firnenwelt, 1859*) se moque du bon vieillard hospitalier qui lui disait : « Ne vous exposez pas tant au danger, faites votre devoir et ayez Dieu devant vos yeux ». Ce même auteur dit encore : « Comme dans d'autres villages solitaires du Valais, tu te trouves dans un labyrinthe de ruelles et à l'aspect de ce style antique, à l'ouïe de cette langue rude, tu distingues le visage des siècles passés, tu te sens reculé dans les temps médiévaux. »

Les mœurs de Lötschen ont un peu changé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, mais beaucoup moins que le goût des visiteurs. *Fellenberg* (*Itinéraire C. A. S., 1882/83*), se révèle le meilleur connaisseur de la vallée à cette époque ; c'est lui qui a le premier décrit dans le détail les mœurs, coutumes, costumes et particularités du petit peuple lötschard ; regardant ces rudes montagnards de ses yeux perspicaces et avec une évidente sympathie, il les a vus tels qu'ils étaient : « Que celui qui désire voir un admirable coin verdoyant, bordé d'une brillante parure de névés éclatants, un vieux pays dont l'inexprimable charme ne pourra être senti qu'en s'affranchissant pour un moment de la culture moderne, aille voir la vallée de Lötschen. »

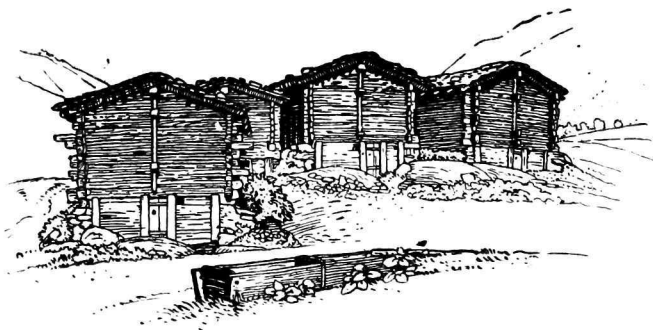
V. Tissot (*La Suisse inconnue, 1888*) : « Vie primitive, patriarcale. Ces montagnards ont si peu de besoins qu'il n'y a pas un seul cabaret, un seul débit de vins ou de liqueurs dans la vallée. On ne joue jamais pour de l'argent, et les modes sont les mêmes depuis des siècles, tous les vêtements se fabriquent au village avec la laine des troupeaux. Il y a un métier de tisserand dans chaque chalet. La jeune fille qui se marie se coiffe encore du chapeau de l'aïeule, du chapeau noir au large ruban d'or, conservé comme une relique. Les fils portent les habits de fête de leur père. »

La vallée de Lötschen a donc cessé d'être un objet d'épouvante, elle est devenue la terre d'élection des artistes, et nous terminerons nos citations par cet admirable passage d'un article de M. F. Olivier, à propos

des aquarelles de Berthe Gay qui peignait volontiers
« là-haut » !

« Le Lötschental montre une âpre grandeur. Sur un des flancs de la vallée, la menace des glaciers torrentueux se suspend sous des pics barbares, au-dessus de forêts ravagées. L'autre flanc se tourne vers ce que Dieu veut bien lui accorder de soleil ; des pâturages y sourient dans la brève saison des fleurs. La lutte de l'homme avec la dureté meurtrière d'un hiver presque sans fin y est désespérée ; est-ce pour cela que tous, jusqu'aux enfants, vont de noir vêtus et ont cet air si grave, ces attitudes presque hiératiques ? Les habitations même semblent y porter le deuil et se serrent l'une contre l'autre comme apeurées. Il faut à cette terre la grande lumière de l'été pour y créer l'illusion du sourire ; mais, proche de chez nous, s'il n'en est pas de plus austère, il n'en est point de plus mystérieuse, de plus auguste et sacrée. On s'en évade par une haute porte de neige, amoureusement façonnée par un demiurge qui ne voulut pas qu'un peu de grâce manquât à tant de rudesse. Au delà se lève le soleil, qui luit sur un monde de glaces polaires. »





GUIDE DU TOURISTE. QUELQUES EXCURSIONS ET ASCENSIONS

Les « Guides » que l'on consulte habituellement indiquent comme point de départ de leurs itinéraires *Ried*, comme si l'on devait forcément toujours partir de là, ou y aboutir. Cela provient évidemment du fait que pendant longtemps le seul hôtel de la vallée se trouvait à Ried, dans une position centrale d'où l'on peut rayonner facilement. Aujourd'hui, deux autres stations servent aussi de base d'opérations, c'est *Kippel* et *Fafleralp*, aux deux extrémités de la vallée, Ried marquant le milieu.

Nous diviserons donc nos itinéraires en trois zones correspondant à ces trois étapes.

Mais avant de grimper sur les hauts cols et les grands sommets, donnons quelques renseignements pratiques sur les *promenades* au fond de la vallée :

Distances : Goppenstein-Kippel : 1 h. 15 (Hôtel Lötschberg, Hôtel-Pension Rieder). Wiler : 15 min. Ried : 40 min. (Hôtel Nesthorn). Blatten : 25 min. (Au-

berge). Eisten : 15 min. Kühmatt : 25 min. Fafleralp : 30 min. (Hôtel).

Du fond de la vallée, sur les deux versants, les promenades et excursions sont nombreuses, mais surtout sur la rive droite. Il y a en particulier un chemin à mi-côte montant de Wiler à Weissenried (1 h.), puis à la Tellialp (1 h.), se continuant jusqu'au Schwarzsee et aboutissant finalement à Fafleralp, en 4 h., si l'on veut, qui constitue l'une des plus belles excursions de la vallée. Tous les hauts pâturages sont du reste autant de belvédères où l'on peut aller passer de belles journées.

On peut faire la course en sens inverse en partant de Fafleralp et pousser jusqu'à la Weritzalp, au pied du Tennbacherhorn. Chalets à façades sculptées intéressantes. Puis l'on passe du Tennbach au Mühlebach et à la Lauchernalp, pour atteindre finalement la Hockenalp. L'intérieur du chalet « Pfeifferhütte » près de la chapelle dédiée à Ste-Marie-des-Neiges, est une des curiosités de cette vallée où les curiosités de toute sorte sont encore si nombreuses.

Un but de course tout indiqué aux hôtes du Lötschental, c'est d'aller passer un jour à Kandersteg où l'on se rend le plus facilement du monde par la ligne du Lötschberg. Quinze minutes de trajet sous la montagne séparent deux versants si différents que l'on a la brusque et rare sensation de deux civilisations, de deux mondes, de deux âmes étonnamment dissemblables. Il n'y a sans doute pas dans le monde entier, un contraste aussi rapide, aussi violent et aussi curieux. Et naturellement la réciproque est vraie pour les hôtes de Kandersteg, qui se doivent aussi le pèlerinage de Lötschen.



Lötschen n'a pas de « Bureau de Renseignements » officiel, ni poteaux indicateurs précis, mais la complaisance des habitants y supplée. De grandes croix de bois marquent les sorties des villages et jalonnent les chemins jusqu'aux alpages les plus éloignés. On arrive facilement aux beaux points de vue, indiqués souvent par de charmants petits oratoires tout blancs qui sourient de loin.

De KIPPEL : Tous les cols et sommets du groupe Torrenthorn (Voir notre carte en tête du volume). Le *Niven*, le *Faldum Rothorn*, faciles en 7 à 8 h. *La Lauchespitze* et le *Resti Rothorn*, idem. On monte par les alpages au-dessus de Ferden pour atteindre les cols très visibles d'où l'on gagne les sommets. (*Nivenpass*, *Faldumpass*, *Restipass*). Du Restipass on gagne facilement l'*Hôtel Torrenthorn* (2000 m.) admirable belvédère. On peut descendre sur Louèche, ou revenir par le même chemin. Autre passage sur Louèche-les-Bains, en 9 h. : le col de Ferden, par la *Kummenalp*, d'où l'on peut gravir le *Ferden-Rothorn* (3183 m.). Pénible. Enfin plus au nord, le célèbre *Lötschenpass* menant à *Kandersteg* en 8 ou 9 h. On y monte de Ferden par la *Kummenalp* en 4 h. — Du col on gravit facilement le *Hockenhorn* en 2 h. $\frac{1}{2}$, accessible aussi directement de *Kippel* par la *Hockenalp* et le *Golnbach*, en 4 h. $\frac{1}{2}$. Vue magnifique. Du même côté, le *Spalihorn*, 3 h. par la *Lauchernalp* (sommets fendu en deux parties, on monte par la fente). Du côté opposé (chaîne du *Bietschhorn*), le *Strahlhorn* et le *Hohgleifen* 6 h. par la *Kastlerwald* et *Schönbühl*, splendide vue panoramique. — Passage sur *Gampel* par le *Kastlerjoch* (3100 m.) en 9 h. par l'*Ijollithal*.

De RIED : *Cabane du Bietschhorn*, 2 h. 30 par *Hohwitzen*. De là, ascensions au *Schafberg*, 3300 m., *Schwarzhorn*, 3132 m., *Wilerhorn* en 4 à 5 h., au *Bietschhorn*, le géant de la région, par le col de *Bietsch* et l'arête, difficile, en 7 h. — *Cols* : On peut descendre sur l'autre versant, à *Viège*, par le col de *Baltschieder*

10 h. ou à Rarogne par le col de *Bietsch*, 9 h. — En face, chaîne bernoise : Le *Tennbachhorn*, 3019 m., par *Weritzalp*, en 4 h., jolie course d'un jour. *Cabane du Mutthorn*, en 7 h. par la *Tellialp* et le glacier de *Telli*, au *Petersgrat*, glacier plat, admirable spectacle. Ascensions du *Mutthorn*, $\frac{3}{4}$ d'heure. *Tschingelhorn* en 3 h. $\frac{1}{2}$ et du *Breithorn* en 6 h. Passage sur *Lauterbrunnen* en 12 h.

De FAFLERALP : Tous les cols et sommets du fond de la vallée (et aussi ceux par la cabane *Mutthorn*). — Cabane *Egon de Steiger*, 5 h. par *Gletschertafel* et le *Langgletscher*. Site grandiose. De là, au nord, *Grosshorn*, 3765 m., *Mittaghorn* 3895 m., *Ebnefluh*, 3964 m., *Gletscherhorn*, 3982 m., chacun en 4-5 h. — Au sud, *Schienhorn*, *Distelhorn*, *Sattelhorn*, *Aletschhorn*. — Cols : *La Lötschenlücke*, conduit à la cabane *Concordia* et à l'*Eggishorn*, en 12 h. (paysage arctique unique), sans grandes difficultés. Le *Beichpass*, assez facile, mène à *Belalp*, en 9 h.

On trouve de bons guides dans la vallée. Les hôtels se chargent de les convoquer. Les tarifs, publiés par le C. A. S. sont affichés dans les hôtels. La présence d'un guide s'impose pour toutes les traversées de glaciers et ascensions de quelque durée.

Il n'y a pas de vallée alpestre où les jeux de la lumière et de l'ombre soient plus riches et plus variés qu'au Lötschental. Cela provient de la configuration générale du pays. Bien qu'ils l'aient chaque jour devant les yeux, les gens de la vallée ne se lassent pas d'admirer ce spectacle qui, pour eux, tient de la féerie. Une de leurs belles légendes parle des dragons de feu qui lèchent les rochers dorés. Un vieillard de *Blatten* ôtait son chapeau chaque fois que le premier rayon du soleil caressait sa maison ou son champ. *J. Gallet* déclare que plus d'une fois, le sublime « éclairage » empoignait ses guides de *Lötschen* aussi bien que lui-même. La féerie est tout aussi impressionnante à la clarté argentée de la lune qui dresse le décor obligé, la grande toile de fond, au drame légendaire des âmes du glacier, au sabbat nocturne des trépassés.

Le *Petersgrat* et la *Lötschenlücke* sont sans doute les deux points d'où la « *Hohlicht* » (haute lumière) est la plus impressionnante, soit le matin, soit le soir.

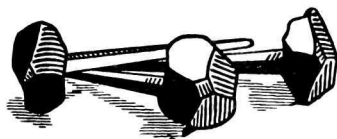
Si les cols des chaînes au nord et à l'ouest ont été pratiqués dès longtemps par les naturels et par les voyageurs, l'ascension des hauts sommets ne date que du XIX^e siècle. En 1811, les frères Meyer, d'Aarau, passent de la vallée du Rhône au Lötschental par le Beichpass, franchissent la Lötschenlücke et font la première ascension de la Jungfrau. En 1818, le naturaliste soleurois Hugi traverse le Petersgrat déjà franchi en 1783. Il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour enregistrer les « premières » qui intéressent les sommités dominant la vallée de Lœtschen : 1859, Aletschhorn et Bietschhorn ; 1865, Nesthorn, Tschingelhorn, Breithorn ; 1868, Grosshorn, Ebnefluh ; 1869, Lötschenthaler-Breithorn, Schienhorn ; 1878, Hohgleifen ; 1879, Wilerhorn ; 1883, Sattelhorn ; 1892, Distelhorn.

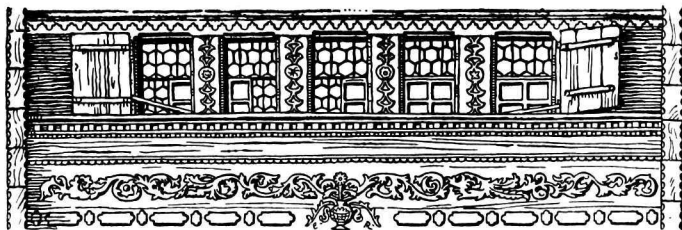
Les Lötschards ont pris une part honorable dans la conquête de leurs redoutables montagnes. Ce sont trois hommes de la vallée, Joseph et Jean Siegen, de Ried, Joseph Ebener, de Wiler, qui accompagnent le prieur de Kippel, F. Lehner pour tenter la première ascension du Bietschhorn. Ils parviennent jusqu'à la Tour Rouge. L'année suivante, un Anglais, L. Stephen, accompagné des précédents, réussit à vaincre le géant (13 août 1859). L'église de Blatten possède une cloche, dite du « Bietschhorn », qui porte la date du 19 août 1867. Elle fut offerte en ex-voto par Jean Siegen et son neveu Joseph Siegen en souvenir de la deuxième ascension qui leur fit courir de grands dangers avec le géologue E. de Fellenberg. En 1868, s'ouvrit à Ried l'Hôtel Nesthorn et Joseph Lehner devint le premier hôtelier du Lötschental. C'est de Ried que furent tentées les « premières » de presque toutes les cimes de la région, et les guides indigènes participèrent généralement à ces expéditions. Ils y trouvèrent un peu de gloire, très peu de profits matériels — les tarifs d'alors étaient bien modestes — beaucoup de difficultés, des fatigues incroyables, et parfois même la mort. Le 19 juin 1870, Joseph Siegen junior, disparaissait dans une crevasse du Langgletscher. Son cadavre retiré du glacier fut enseveli « à grand deuil », ainsi qu'en témoigne le registre mortuaire de Kippel. Une plaque commémorative dans la chapelle de Kühmatt, rappelle ce cruel sacrifice. Pierre Siegen a été le premier vrai guide de la vallée ; il a formé et entraîné les autres : Jos. Rubin, de Ried, et les trois Kalbermatten, de Weissenried, dont la réputation s'étendit au delà de

Lötschen. A leur tour, ils firent école et les guides lötschards d'aujourd'hui sont leurs élèves.

Le Bietschhorn est le roi, le dominateur dont la tête altière se dresse superbement à près de 4000 m. (3953) dépassant de 600 m. tous ses voisins ; « l'un des plus grandioses monuments qu'aient dressés les forces primitives », il n'a de rival que le Cervin ; son pic barbare, ses proportions gigantesques, sa majesté terrible sont plutôt faits pour éloigner et décourager les plus courageux grimpeurs. Tout de même, les hommes l'ont dompté, ce lion de granit.

Il est encore inconnu, du reste, de la plupart de ceux qui ne sont pas alpinistes. Nombre de Suisses ignorent son nom. Ce fier monarque dédaigne la popularité, et l'hommage fervent de ses fidèles lui suffit. Quand on l'a contemplé une fois, de n'importe où, on ne l'oublie plus, tant il est majestueux. Ceux qui l'ont gravi s'accordent à dire que la vue dont on jouit du sommet est *l'une des plus remarquables de toutes les Alpes*. Sa position isolée entre les Alpes bernoises et les Alpes valaisannes, avec toute la vallée du Rhône à ses pieds, en fait évidemment un point d'observation vraiment unique.





LES MAISONS LÖTSCHARDES ET LES ARTS DÉCORATIFS

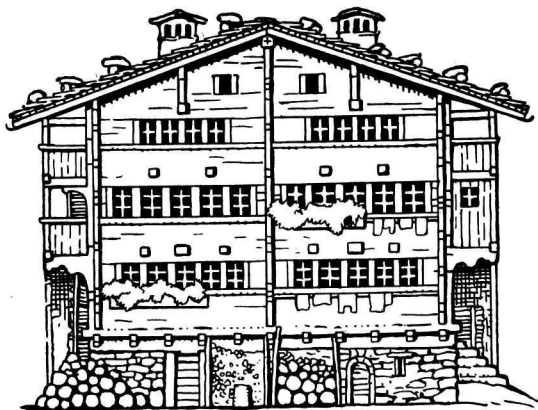
Après avoir traversé tous les villages un peu en courant, et en avoir donné seulement la silhouette, il vaut la peine d'y revenir et de regarder attentivement quelques maisons typiques. Beaucoup en valent la peine.

Détail curieux, certaines habitations ont voyagé, ont été transplantées d'un endroit trop souvent frappé par les avalanches dans un autre village qui paraissait plus sûr. Ainsi l'antique « Bortherhaus » de Ferden s'éleva jadis au Hofmauer, puis à Goltschried. Weissenried possède également une maison qui a subi deux transplantations, et l'ancien village de Wiler en comptait plusieurs dont les antiques meubles provenaient de Tennmatten.

Ces maisons voyageuses sont parmi les plus anciennes du Lötschental. La plupart ne présentent ni ornementation, ni dates, ni inscriptions, et remontent très probablement au XV^e siècle. A Eisten, la maison dite « Hennenhaus » porte la date de 1404 sculptée en belles lettres gothiques. C'est la plus ancienne. Les

autres constructions de cette époque montrent pour tout décor quelque bande sculptée de rosaces, ou c'est une hache ou une équerre, emblèmes du métier du propriétaire. La « Hoflihaus » à Weissenried porte la date de 1502 en chiffres romains, tandis que celle dite « Backofenhaus » montre un poêle daté de 1458 en chiffres arabes. A Ried enfin on trouve la date de 1530 en chiffres romains.

La maison lötscharde n'a pas subi de très grands changements quant à la distribution intérieure. Qui dira aujourd'hui ce qu'étaient les établissements primitifs, appelés « Zwerglihofstatt » (maison des nains) crânement juchés bien haut sur les flancs des montagnes ou au fond des profondes forêts ! Les constructions antérieures au XVI^e siècle sont étroites et à un seul étage. Elles contiennent une salle, ou chambre de ménage (Stube), un cabinet exigü (Kammer) et une cave. Le couloir d'entrée, où est placé un foyer à ciel ouvert, tient lieu de cuisine. Portes et fenêtres sont étroites et basses ; une massive poutre, l'unique de la bâtisse, traverse la salle en s'arquant à son centre, qui de ce fait se trouve plus élevé que le reste de la pièce. La poutre est formée d'un tronc d'arbre grossièrement équarri. La plupart de ces antiques constructions servent actuellement de granges ou de chambres de tissage, et leurs caves d'étables à chèvres ou à moutons. Ailleurs on a doublé les dimensions des portes et des fenêtres, afin de rendre habitables ces primitives demeures. A condition que leurs propriétaires veillent à leur entretien et qu'elles soient dans une situation abritée, les simples maisons de bois résistent presque indéfiniment à l'âge et aux intempéries. Et de quelle admirable patine les siècles les ont couvertes !



TYPE DE MAISON LÖTTSCHARDE

A partir de la fin du XVI^e siècle, l'architecture fait de rapides progrès dans le Lötschental. En 1591 déjà la maison dite « Meyerhaus », à Ferden, est une demeure spacieuse, bâtie, ainsi qu'en témoigne une inscription, par Hans Gezner pour Johann Jeitziner.

Plusieurs maisons de la première moitié du XVII^e siècle possèdent un ou deux étages à palier double, renfermant ainsi deux ou quatre logements dûment séparés par des parois de bois. Citons entre autres la maison Bellwald (1600) et la « Feizanhaus » (1713) ouvrant toutes deux sur la place de Ferden. A Kippel se trouvent également deux maisons de quatre appartements aux millésimes de 1633 et 1644. A Kippel comme à Ferden, les constructions les plus vastes et les plus belles entourent la place du village. Elles furent construites vers le milieu du XVII^e siècle et contiennent quatre ou même six logements. Celle dite « Grosses Haus », à Kippel, est datée de 1665. Elle fut construite par Melchior Werlen, banneret de Rarogne, l'homme le plus riche et le plus considéré de la vallée. Ses biens s'étendaient si loin, rapporte la tradition, qu'il put faire amener les énormes troncs de mélèzes nécessaires à la construction, du Riedholz jusque sur l'emplacement de sa future demeure, sans fouler d'autre sol que celui lui appartenant.

Comme plusieurs de ses contemporaines, cette remarquable bâtisse possède une haute porte d'entrée arrondie en voûte et encadrée de tuf. Son rez-de-chaussée montre de vastes salles, quelques pièces plus exigües, un escalier à vis en pierre et de spacieuses galeries. Au premier étage, étayées par d'énormes

solives à têtes sculptées, se trouvent les chambres dites de ménage. Parois et plafonds s'ornent de frises dentelées, d'inscriptions et de devises sculptées sur bois. On en voit même en latin :



*Quid facies facies
Veneris cum veneris
Ante ne sedeas sed eas
Ne pereas per eas.*

Les maîtres charpentiers Henri Stofer de Lucerne et Jacob Engelberger de l'Unterwald travaillèrent à sa construction. Au début du XVIII^e siècle, des Bernois exercèrent leur art à Ferden, lors de la construction de la Maison Lehner, sise au-dessous de la chapelle, et de celle dite « Rubinhaus » (1728), près de la chapelle de Ried.

C'est aux frères Alexandre et Aloïs Murmann, de Kippel, charpentiers et sculpteurs sur bois, que l'on doit à partir du milieu du XVIII^e siècle, les plus belles maisons du Lötschental. Leurs chefs-d'œuvre sont sans contredit la maison Ebener au Gisentell, à Blatten, et celle qui porte leur nom à Kippel (1777). Cette dernière est richement décorée à l'intérieur et à l'extérieur de motifs à l'encoche et de devises sculptées en caractères gothiques. Aux plafonds, sur les linteaux des portes, la Mort fait sentinelle et son bras squelettique montre la devise latine :

Qualis vita, mors est ita.

au-dessous de quoi on lit :

*Ich gehe aus oder ein,
So kommt der Tod und wartet mein.*

J'entre ou je sors, La Mort vient et m'attend.



Au plafond de la salle à manger, juste au-dessus de la table, c'est un avertissement d'un autre genre :

*Wer seinem Nächsten die Ehr abschneid,
Der bleibe von meiner Tafel weit.*

Que celui qui ne respecte pas son prochain Ne prenne point place à ma table.

Au-dessus du vaste lit, nouvelle exhortation :

Ich geh ins Bett, vielleicht in Tod.

Je me couche... peut-être pour mourir.

Les frères Murmann ont évidemment travaillé pendant plusieurs hivers à l'ornementation de leur demeure. Ils ne mettaient pas moins d'art et de patience à l'exécution de chalets isolés dans la montagne ; preuve en soit la « Pfeifferhütte » de Hockeralp.

Au moment de l'occupation française de 1798-1799, on construisit la maison Feizan, sur la place de Kippel, et en 1811, celle de la famille Siegen, à Ried. Cette dernière est l'œuvre d'artisans bernois et porte le quatrain suivant :

*Hier in diesem wilden Thal,
Wo der Schnee mit Hauffen felt,
Wächst doch das beste Grase,
Das man findet von der Welt.*

Dans cette rude vallée Où la neige tombe en masses, On trouve prairies plus grasses Que partout ailleurs au monde.

Il y a quelque cent ans, un charpentier tyrolien du nom de Seeberger vint s'établir à Kippel. Il œuvrait au près et au loin et eut pour élèves les Lötschards Imsegg et Kalbermatten, qui devinrent à leur tour des maîtres appréciés.

Plus spacieuse, plus pratiquement aménagée, la maison moderne du Lötschental n'égale point ses aînées aux points de vue de la solidité, du style et de la décoration. On y cherche en vain ces poutres saillantes, au long desquelles court une frise délicatement sculptée. Galeries très étroites. L'exécution des devises même a quelque chose de mièvre et elles sont du reste parcimonieusement dispensées. Là comme ailleurs a soufflé le vent d'indépendance et de hâte fébrile de notre époque.

Si la maison lötscharde a peu varié quant à l'extérieur, son aménagement intérieur par contre a subi bien des changements. On ne trouve plus trace dans les chambres modernes de ces bancs de bois fixés dans la paroi au-dessous des fenêtres et autour du grand poêle ; disparus les vastes lits à deux étages avec, au devant, leur bahut sculpté servant à s'y hisser ; disparus aussi les vaisseliers chargés de « channes » et de vaisselle d'étain luisant, le poêle en pierre ollaire, les massives tables de bois d'érable ou de noyer, les vastes armoires sculptées ou peintes, et tant d'autres de ces antiques meubles indispensables à nos ancêtres.

Un autre genre de constructions ajoute au pittoresque si particulier du Lötschental. Ce sont les « Städel », chalets à foin et à grain. Tous sont juchés sur quatre ou huit jambes de bois coiffées de larges pierres

plates arrondies qui protègent les chalets contre les souris. A Kippel le grand chalet-grange de la commune porte l'inscription suivante :

*Der Tugend hundertfach Getreit
Sammle dir auf die Ewigkeit.*

Amasse-toi pour l'éternité Les cent grains de vertu.

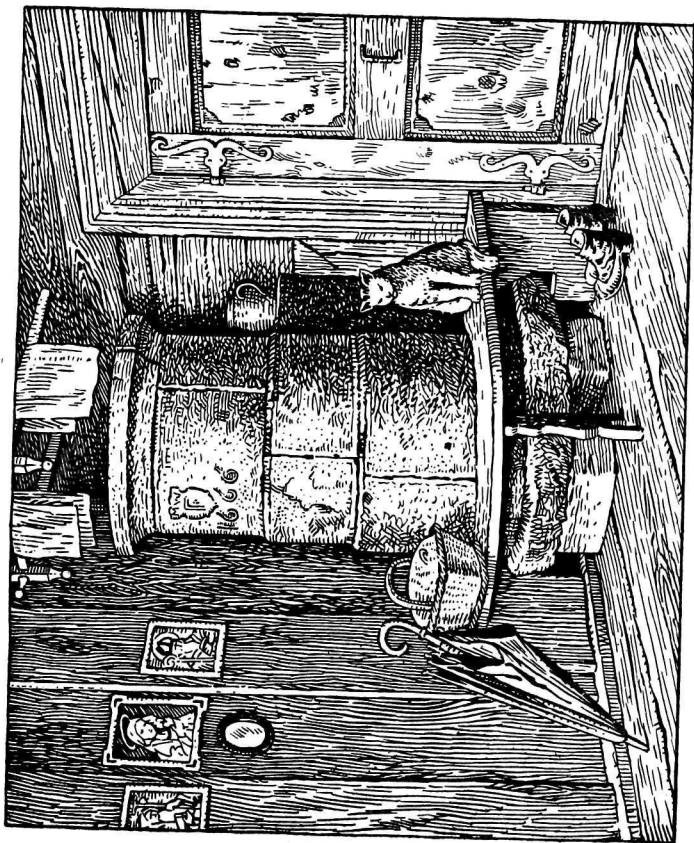
Autrefois on bâtit communément des granges et des étables parmi les maisons d'habitation. Ailleurs, des agglomérations de ces chalets formaient de véritables villages, nommés « Uisörter », que l'on habitait toute l'année. Sur les alpages élevés, des chalets à foin comprennent une ou deux pièces habitables auxquelles ont souvent droit plusieurs familles.

Toute construction élevée en un lieu exposé aux avalanches est pourvue à quelque distance d'un mur protecteur, maçonnerie supportant un remblai de terrain. Le mur protégeant la maison Rubin, près de la chapelle de Ried, porte l'inscription suivante :

*In Jar, da man zalt 1730, duo ist Gott uns beigestanden.
Duo ist die Bachtela zu beiden Siten dem Hus ab gangen.*

L'an 1730, le Seigneur nous a protégés, Des deux côtés de la maison l'avalanche a roulé.

La tradition rapporte que les anciens Lötschards, découragés par les ravages d'un terrible hiver, s'écrièrent un jour : « Si nous en réchappons, nous ne passerons pas un nouvel hiver dans ce pays. » Vinrent un beau printemps, un été chaud, de belles récoltes... et les Lötschards demeurèrent. Tant il est vrai que plus la



LE COIN DU CHAT

patrie exige de sacrifices, plus elle devient chère à ses enfants.



La chapelle de Kühmatt a une valeur artistique indéniable. Elle possède plusieurs œuvres d'artistes locaux. Sous l'avant-toit accueillant qui se trouve à l'entrée, on voit une antique représentation de la Vierge. Quelques-uns la tiennent pour l'image miraculeuse primitive devant laquelle, d'après la légende, les bergers faisaient leurs oraisons avant la construction de la chapelle. Sur la porte de bois se trouve, en relief, l'image des quatre Evangélistes ; elle a malheureusement beaucoup souffert des intempéries. L'intérieur s'est passablement transformé

lors des réparations effectuées pendant ces vingt dernières années. Précédemment une grande poutre de bois, peinte de couleurs vives, allait d'un entablement à l'autre, en passant par le milieu de l'édifice. Le grand crucifix, aujourd'hui placé contre le mur extérieur, reposait sur cette architrave. Aux murs pendaient de nombreux tableaux et de petits ex-voto ; toutes les places inoccupées étaient couvertes de noms de pèlerins, griffonnés un peu partout, dont plusieurs étaient accompagnés de paroles de remerciement ou de louanges à la gloire de la Sainte Vierge. De vieilles peintures noircies par le temps décoraient la voûte du chœur. Elles se trouvent aujourd'hui dans la cure de Blatten. On a tout transformé à l'intérieur de l'édifice ; seuls les beaux autels de style baroque, la chaire et les bénitiers de serpentine sculptée sont demeurés les mêmes.

Autrefois, et c'est du reste le cas pour la plupart des chapelles de pèlerinage, on rencontrait, le long du chemin qui va d'Eisten à Kühmatt, les quinze mystères du rosaire. C'étaient des sortes de petites niches, ayant la forme d'une chapelle, recou-

vertes de tôle et protégées par un grillage ; elles contenaient des sculptures sur bois fort artistiques. Chaque printemps, on les vissait solidement sur des poteaux, pour les enlever de nouveau à l'entrée de la mauvaise saison. Les poteaux vermoulus n'ayant pas été remplacés, ce pieux usage a disparu. Ces sculptures, peut-être les plus précieuses œuvres d'art de la vallée, se trouvent aussi aujourd'hui à la cure de Blatten.

Ce sont là des témoins d'un temps depuis longtemps disparu, hélas ! où l'art florissait dans le Lötschental. L'époque où la chapelle actuelle de Kühmatt a été construite est aussi celle de la plus belle période de la sculpture sur bois dans le Valais. Les artistes du pays étaient fort renommés. Ils avaient même ouvert une école de sculpture. Les splendides stalles de la vieille cathédrale de Valère, près de Sion, datent des années 1662 à 1664. Celles de Naters, de 1665, et de 1666 celles de l'église d'Ernen, qui leur sont fort apparentées au point de vue du style et qui sont probablement l'œuvre des mêmes artistes. Sur ces dernières, on trouve les noms des sculpteurs Jörg Matig, de Mörel et Hans Sigen, de Lötschen.

La chaire de Kühmatt et celle de Kippel sont de 30 ans moins anciennes. Plusieurs des plus beaux meubles sculptés du Lötschental datent aussi de cette époque. Il est probable que les artistes valaisans d'alors avaient subi l'influence d'ouvriers français venus de Lyon.

A l'époque des frères Murmann, un peintre distingué doit avoir exercé son art dans la vallée ; c'était probablement un artiste italien que ses pérégrinations avaient amené dans le Lötschental. C'est aussi d'alors que datent de nombreuses images de saints peintes sur verre, des armoires ornées de peintures et des coffrets à rubans et bijoux.

L'art de la sculpture sur bois s'est conservé au XIX^e siècle dans la famille Rubin. C'est un Rubin qui avait placé sous l'ancien portail de l'église une sorte de mosaïque, faite de pierres de couleur et représentant l'œil de Dieu entouré d'étoiles. Avec le temps, plusieurs pierres sont tombées et n'ont malheureusement pas été remplacées.

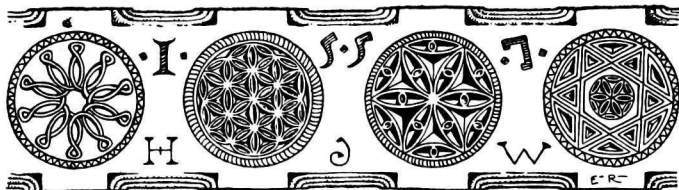
Les Lötschards ne paraissent pas avoir beaucoup aimé la décoration picturale. On trouve cependant des traces de peintures murales à la maison Murmann de Kippel. Le pignon des habita-

tions est souvent peint de couleurs vives et on voit, ici et là, des façades décorées d'armes de famille.

La vallée ne peut du reste se glorifier que d'un seul peintre local, Joseph Murmann, de Kippel, poète et sculpteur, celui que l'on avait surnommé le « Ténébreux » (der Finsterhofer) 1804-1874. Presque toutes les églises du Lötschental possèdent une œuvre de sa main : c'est tantôt un crucifix sculpté dans un cofret richement enluminé, tantôt une image de saint, un ex-voto ou une épitaphe. Les œuvres de cet autodidacte frappent surtout par l'éclat des couleurs, la richesse des ornements et par l'esprit de piété de l'artiste. Le Ténébreux fit même aussi un violon.

Les vieux travaux en fer forgé nous révèlent un art presque oublié aujourd'hui. On voit dans le cimetière de Kippel des croix forgées qui remontent pour le moins au XVII^e siècle. Quelques-unes sont ornées de fleurs très artistiques. Les grilles de plusieurs reposoirs, les croix qui surmontent les églises et les chapelles sont de véritables œuvres d'art. Si l'on compare ce qui se fait de nos jours avec ces travaux d'autrefois, l'avantage n'est certes pas en notre faveur. De cette époque datent aussi des serrures et des clés forgées, et des ferronneries de portes, de tables et de bahuts. Tous ces objets ont été fabriqués à l'époque où la corporation des forgerons « Talschaft Schmitte », aujourd'hui à son déclin, était en pleine gloire ; l'époque où un forgeron de la corporation avait le droit de prendre part à la *Seelenspend* avec les hôtes d'honneur.

Le Lötschental possède encore, soit dans ses églises ou ses chapelles, soit dans ses maisons d'habitation, d'autres œuvres artistiques ; cependant, sauf les ouvrages de femmes, la plupart ne peuvent guère prétendre être le produit d'un art purement local. Mais toutes ces œuvres que les pères ont créées ou qu'ils ont acquises, ne sont plus traitées aujourd'hui partout avec le respect qui leur est dû. Plusieurs ont été négligées, d'autres mises au rancart : on trouve quelquefois de vieux portraits relégués dans des mazots ! Le goût artistique de jadis se perd. Le corps de métier où se perpétue le mieux la tradition des aïeux, c'est la corporation des maîtres poëliers (*Meister Ruffiner*), qui date du XVI^e siècle.



LE RÉGIME ALIMENTAIRE ET LA CULTURE

Plus d'un aliment, devenu indispensable aujourd'hui, ne fut introduit au Lötschental que fort tard, le plus souvent par des mercenaires rentrant de l'étranger. Ainsi, il n'y a guère plus de cent ans qu'un soldat retraité récolta la première corbeille de pommes de terre (150 kg.) que l'on vit pousser au pays de Lötschen. Ses voisins émerveillés disaient en parlant de l'heureux planteur : « Celui-là ne mourra pas de faim cet hiver ! » A peu près vers la même époque, un certain Rarner Gattlen, capitaine au service de Naples, ramena d'Italie le beau maïs doré inconnu jusqu'alors à Lötschen. Le tabac et le café y furent également introduits par d'anciens soldats. Il y a quelque cent ans les fumeurs étaient relégués, à l'auberge, derrière le grand poêle ; mais aujourd'hui il serait certes plus aisé d'y mettre ceux qui ne fument pas !

Quelles étaient les conditions alimentaires du vieux Lötschen ? D'une manière générale on peut dire que les repas ordinaires y étaient plus simples qu'aujourd'hui, tandis qu'on n'épargnait rien les jours de fêtes

et de solennités. En plein hiver, les robustes pâtres se contentaient « pour rompre le jeûne », de pain de seigle et de fromage. Pour le repas de midi, l'on confectionnait un gâteau ou pain de farine d'orge que l'on arrosait de lait chaud. Le repas du soir se composait de fromage et de lait froid, et avant le coucher, la famille réunie se sustentait encore une fois de ce fromage fait à la maison et de lait chaud puisé par tous à même une large écuelle de bois (« Suifgebsun »). Les familles pauvres ne disposant pas de ces biens, les recevaient « pour l'amour de Dieu » de leurs voisins plus fortunés, en reconnaissance de quoi elles se tenaient pour obligées et prêtaient aide à leurs bienfaiteurs aux jours de travaux pressants. Pour varier le menu, on préparait aussi une bouillie d'orge ou d'avoine grillé, parfois même de farine de froment ; ou c'était encore une soupe accompagnée de gruau d'orge. Les grains d'orge, bouillis et pilés, remplaçaient alors le riz. On rapporte qu'après une longue sécheresse d'août, la pluie s'étant mise enfin à tomber, une bonne vieille joignit les mains de reconnaissance en disant à ses petits-enfants : « Remerciez Dieu, car aujourd'hui il pleut du pain et du foin ! » Et les enfants de demander : « Et de la bouillie d'orge aussi, grand'mère ? »

La viande n'apparaissait sur la table que les dimanches et les jours de fêtes, plus nombreux autrefois qu'aujourd'hui.

En été, lorsque les troupeaux sont montés à l'alpe, le lait manque dans les villages. On le remplaçait autrefois par une boisson appelée « gsatzti Nidla », sorte de petit-lait aigre conservé dans des tonnelets.

Une coutume fort ancienne voulait qu'à certains jours de fêtes fussent servis des repas composés de mets spéciaux. Ainsi le mardi veille du Mercredi des Cendres, on se régalaît le soir jusqu'à minuit de viande séchée, car pendant le Carême personne n'eût osé y toucher. Les adoucissements apportés à l'observance du jeûne ont peu à peu fait disparaître cette coutume. Le premier dimanche du Carnaval, les ménagères confectionnent, dans toutes les maisons, des centaines de « beignets »¹ qu'on empile sur de larges plats d'étain, et qui, durant tout le Carême, compléteront les frugals repas. Ces « beignets » réapparaissent à l'époque des travaux agricoles tels que le labourage, la fenaison, le charroi du bois, ou encore en l'honneur de quelque invité. Une spécialité bien propre au Lötschental, c'est la « Weissbroturte », gâteau de farine blanche qui n'apparaît qu'en de rares occasions. La *Bieschturte*, dans la confection de laquelle entre le premier lait d'une jeune vache, est plus fréquente. Souvent même ce premier lait se répartit entre voisins et chacun à son tour en use de même. Du safran vient ajouter couleur et saveur à la *Bieschturte*.

La coutume des « veillées » (*Zittelabende*) tend à disparaître. Autrefois des familles qui se réunissaient pour tromper la longueur des longs soirs d'hiver, organisaient chacune à son tour un *Zittelabend*. Rien n'était épargné ce soir-là pour régaler et régaler les amis. Les ménagères faisaient des merveilles avec les simples

¹ *Beignets*, nom usité en pays romand et désignant des crêpes de diverses sortes.

ressources offertes par la cuisine et la laiterie, car les boissons alcooliques étaient exclues de ces régales. Au reste, l'usage du vin et autres spiritueux était beaucoup moins répandu alors que de nos jours. Ainsi, lors des concours de « Hornuss »¹ qu'organisait chaque printemps la jeunesse masculine de la vallée, les vaincus offraient non pas le tonnelet de bière devenu traditionnel, mais de la crème épaisse et du pain blanc. Chacun la puisait à même de larges baquets disposés sur les tables de la maison communale.

Néanmoins le bon vin valaisan ne devait pas manquer aux repas de noces ou lors des banquets. Ces jours-là, les mets étaient présentés sur des plats d'argent ou d'étain fin, et le vin se versait des grandes « channes » dans les coupes, également en argent ou en étain. Il n'y a guère plus de trente ans qu'on a pu voir à Lötschen, lors d'un repas de noces, une coupe d'argent antique devant chacun des quarante invités.

Aujourd'hui les fêtes de la haute vallée diffèrent peu de celles d'autrefois. L'antique vaisselle d'étain ne figure plus, il est vrai, sur les tables aux grands jours ; les gobelets d'argent, les massives channes et les plats d'étain ont disparu, et les bahuts sculptés, les rateliers où se suspendaient, bien alignées, channes d'étain luisant et cuillers de bois finement sculpté, tout cela a été relégué dans les coins sombres. Mais les tasses et les assiettes blanches, les verres, les bouteilles, les couverts de métal douteux, ne sauraient remplacer, pour ceux qui en apprécèrent le charme, les antiques objets et

¹ Jeu d'une espèce de grosses raquettes, pratiqué en Suisse allemande.

ustensiles transmis des pères aux fils, et qui furent témoins de tant de joyeuses fêtes.

On a pu conclure de leurs frugals menus que les Lötschards se nourrissaient presque exclusivement de leurs propres produits. Un article indispensable leur manquait pourtant : le sel. Ils l'importaient et ce précieux condiment fut parfois même l'objet de traités d'alliance ou sujet de guerre. Au moment d'aller rejoindre l'armée de France, un enrôlé du pays de Lötschen glissait dans la main de son père la dernière pièce d'or de sa solde payée d'avance : « Pour le sel », disait-il.

Seules les familles fortunées possédaient du vin dans leurs caves et il provenait le plus souvent de leurs propres vignes, sises dans le pays de Louèche et de Sierre. Tous les autres produits composant l'alimentation des Lötschards étaient de provenance indigène. Alors comme aujourd'hui, la base alimentaire était le « Spis » (fromage sec fait à la maison), au regard duquel le pain passait pour plus précieux. D'énormes réserves de seigle, de fromage et de viande séchée s'entassaient jadis dans les chalets-granges (Stadel), où l'on en vit se conserver cent années durant. Cette coutume s'explique par le fait que dans l'ancienne Confédération, les familles étaient tenues de livrer, en temps de guerre, des contingents de céréales.

De tout temps, les seuls produits exportés du Lötschental ont été le bétail et les produits lactés. On recherchait jadis sur le marché de Sion les grosses boules de beurre de Lötschen, moulées dans une écuelle de bois et décorées d'un motif de fleurs alpines. La culture des prairies et des champs était proportionnée aux be-

soins du pays. On s'y vouait avec le plus grand soin et sur une échelle beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. La génération actuelle encourt le reproche d'avoir laissé tomber en ruines les « bisses » (*Suonen*) qui permettaient d'irriguer les alpages au fond de la vallée. L'une de ces fameuses conduites d'eau aériennes, la « Kasterra », arrosait les quatre communes du Lötschental, et au XVI^e siècle elle roulait de Ried à Kastel un volume d'eau tel qu'on y pouvait faire flotter une porte de grange ! (Les granges sont évidemment plus petites à la montagne qu'à la plaine et leurs portes aussi !) Les champs étroits, accrochés en terrasses aux flancs abrupts des montagnes, et qu'on n'irrigue plus, montaient jadis beaucoup plus haut vers les sommets. On en voyait au Turand et sur la Hutfluh, à 1800 mètres d'altitude. On y cultivait des seigles dits d'hiver et d'été, de l'orge, du froment, de l'avoine et du chanvre, enfin des pois et des fèves. Actuellement blé, avoine et chanvre ont presque totalement disparu du Lötschental. Le seigle et l'orge même vont se raréfiant, d'où la disparition des nombreux chalets-granges de jadis. Plus d'un village, dont le nom dérivé du mot « Stadel » témoigne qu'il ne fut à l'origine qu'une simple agglomération de granges, ne montre plus aujourd'hui aucun de ces « raccards » d'un cachet si particulier. Ainsi, ni à Ballistadel, ni à Kühmattstadel, Golletstädel ou Städel-fluh, il n'en subsiste trace. Ceux de Ferden et de Wiler disparaîtront-ils à leur tour ? Pour l'avenir de l'agriculture du Lötschental nous ne le souhaitons pas. Tout en reconnaissant que les conditions actuelles du marché des céréales ne sont pas de nature à encourager les

petits cultivateurs, il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, que la seule industrie laitière place nos paysans dans une dépendance économique trop rigoureuse. Et si l'on ne voit pas l'avantage qu'il peut y avoir pour eux à laisser en friche les champs que cultivaient leurs pères, il est hors de doute que l'aspect du pays n'a rien à y gagner.

Bien campés sur leurs jambes de bois, les chalets à foin (raccards) ajoutent une note originale au charme des villages patinés par le temps et les saisons. Sur leurs étroites galeries, des amoncellements de feuillages et d'herbes de toutes sortes sèchent au soleil, tandis qu'accrochées aux moindres saillies se balancent les longues tiges des fèves et des pois. Un jour viendra peut-être où ces rustiques greniers, ployant sous le faix du temps, s'écrouleront pour ne jamais être relevés ; mais toute une civilisation disparaîtra avec eux que ne sauraient remplacer des hôtels et des palaces.





COMMENT ILS S'HABILLENT

Lors de l'exposition nationale de Zürich, en 1898, Stephan Rieder, de Wiler, exposa d'antiques costumes du Lötschental dont les pièces les plus anciennes provenaient de Blatten. Vers le milieu du XIX^e siècle, la famille Joseph Rieder, de Wiler, vendit la maison qu'elle possédait à Blatten depuis plusieurs siècles. Un antique poêle s'y trouvait portant la date de 1545, et le vendeur en emporta certain coffre retiré de la pièce principale de la maison, lequel contenait une quantité de costumes d'hommes et de femmes dont personne ne s'était soucié depuis plusieurs générations. Le Musée national de Zurich y trouva entre autres pièces intéressantes de quoi reconstituer un costume de mariés du XVII^e siècle. Ces vêtements remontaient évidemment à une époque de prospérité de la haute vallée. C'était au temps où, selon la chronique, Melchior Werlen, banneret de Rarogne, prit pour femme Anna Miller, la plus riche héritière du pays.

Les diverses pièces d'habillement sont faites de ce tissu de laine indigène, blanc ou d'un brun vif, et de toile filée et tissée dans le pays. La jupe de la fiancée

s'appelait alors « Gruppenschürz » ; le corset, dit « Vorderblätz », sorte de cuirasse bombée à cerceaux d'osier, se doublait de toile grossière, mais il était recouvert à l'extérieur d'une étoffe de soie et se liait au moyen d'un ruban également en soie. Sur ses tresses enroulées en chignon, la fiancée portait le « Bischli », un filet, et une petite couronne venait parachever la coiffure du grand jour. Elle portait enfin une chemise formant blouse à manchettes brodées et gaufrées, appelée jadis *Manschettlihemd*. Quant au fiancé, il était paré d'un long « frac », dénommé plus tard « anglaise », et d'un gilet brodé dit « Brusttuch ».

C'étaient là les toilettes de fête des jeunes hommes et des jeunes filles. Le jour des noces, apparaissait pour les premiers l'uniforme aux couleurs vives. La fiancée se coiffait ce jour-là pour la dernière fois du filet et de la couronne. A l'ordinaire le costume des Lötschards était plus simple. Les femmes portaient ce chapeau de feutre noir à larges ailes que l'on rencontre encore aujourd'hui dans le Valais central. Les femmes mariées portaient en outre un cache-oreilles (*Ohrenmütze*), sorte de bandeau recouvrant le front, garni d'écarlate sur les oreilles et qui se boutonnait sur la nuque. Les dimanches, le bonnet blanc était de mise.

Au XVIII^e siècle, on préférait aux grossiers tissus indigènes, pour la confection des vêtements de fête, le fin triège de laine fabriqué dans le canton de Berne. On utilisait également du drap teint. Au siècle dernier, les Lötschards adoptèrent le pantalon, l'habit court et le chapeau de feutre souple, tandis que leurs femmes commencèrent à porter la haute coiffure particulière

aux Valaisannes. Actuellement encore on tresse dans le pays, avec la paille blanche du seigle d'été, tous les chapeaux de femmes et les chapeaux de travail des hommes.

Le fait que les tissus et la confection des vêtements sont indigènes joue son rôle dans la question du costume lötshard. On cultivait autrefois le lin jusque dans les champs étroits juchés bien haut dans la vallée, vers Kühmatt. Minutieusement préparé, il était filé pendant l'hiver et, le printemps revenu, on le tissait et le blanchissait. Les femmes portaient en signe de deuil des chemises et des tabliers de toile de lin non blanchie. Jusqu'à l'introduction des toiles de coton bon marché, le « ristine Tuch », grossière toile de lin, servait seul à la confection de la lingerie. Jadis, lorsqu'une fille repoussait un prétendant à sa main, on disait qu'elle lui avait donné « äs rischtis Hemd » (une chemise de toile grossière). Mais aujourd'hui les filles du Lötshental sauraient à peine apprêter ce lin si précieux à leurs aïeules. D'aucunes achètent encore de la filasse de lin italien, de teinte jaune, dont elles tissent une toile rude destinée aux sarreaux des pâtres et au linge de maison.

Si le lin est en train de disparaître du Lötshental, la laine par contre continue d'y être fort appréciée. Les montagnes encerclant la vallée offrent en abondance des pâturages à moutons où paissent, tout l'été durant, des milliers de ces animaux. La tonte des moutons et leur dénombrement par propriétaire, qui ont lieu chaque automne, offrent des scènes de vie pastorale telles qu'on les trouve dépeintes dans l'Ancien Tes-



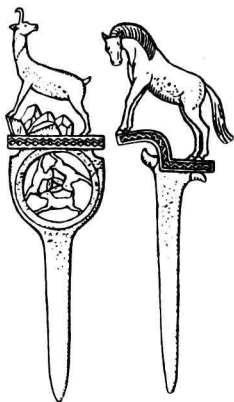
FILEUSE DE LÖTSCHEN

tament. La plus grande partie de la laine brute s'utilisant dans la vallée, une faible partie seulement est mise en vente. On fait même des distributions de laine aux pauvres. Au cours des longs hivers, les vieillards et les enfants sont chargés de carder la laine, puis les femmes et les jeunes filles la filent, la tissent ; l'étoffe obtenue est ensuite foulée et teinte en noir. Tout le temps que dure le Carême, les fileuses réunies « à la veillée » chez leurs amies travaillent à qui mieux mieux. Elles emploient actuellement encore un antique matériel de bois, rouets, quenouilles, cadres et métiers à tisser, qui souvent est orné de sculptures. Tenir la quenouille d'une fileuse au moment où elle achève de la dévider, est pour un jeune homme un privilège qui lui vaut un des fameux « beignets » confectionnés le premier dimanche du Carnaval.

Bien filer est un art. Les aïeules des fileuses d'aujourd'hui se contentaient d'un tissu grossier, sorte de triège grisaille tissé avec une laine à quatre brins. Les gens riches achetaient aux Bernois une étoffe plus fine qu'on fabriqua plus tard également dans le Lötschental. Ce n'est guère que depuis un demi-siècle que l'on teint en noir, au moyen d'une solution d'oxyde mêlé d'écorce de saule, les tissus de laine indigènes. Cette opération achevée, on procède au calendrage, puis l'étoffe est étendue à l'air, soigneusement pliée et enfermée enfin dans le bahut. On préfère à une étoffe qui vient d'être terminée, celle qui a reposé quelque temps. Une pièce d'étoffe mesure généralement trente-six mètres, quantité suffisante aux besoins annuels d'une famille moyenne. La mère ou ses filles, confec-

tionnent elles-mêmes les vêtements masculins ou féminins de toute la famille. Les fileuses du Lötschental travaillant pour le dehors, recevaient jadis en paiement la moitié de la laine filée. D'autres se rendaient dans la vallée du Rhône et se louaient à la journée pour filer.

Une partie de la laine, filée d'une manière spéciale, sert à la confection des bas et des couvertures de lit. Le tissage de ces dernières est particulièrement en honneur au Lötschental, et depuis quelques années la broderie est venue ajouter une note plus artistique au travail des tisseuses de couvertures. Remarquons à ce propos que si le sens artistique des femmes s'est développé grâce à diverses influences venues du dehors, il est loin d'égaliser, chez les hommes, le degré atteint autrefois par leurs ancêtres. Nous en citerons pour preuve les vêtements de fête des femmes du Lötschental qui ne sont aujourd'hui ni moins riches et artistement exécutés que ceux de leurs aïeules, bien que disparaissent de plus en plus les tabliers et les blouses de grosse toile de lin tissée à la maison ¹.



¹ La broderie trouve de multiples applications. Les manches de toile blanche se brodent en rouge. Une broderie de perles borde les casaques des femmes ; leurs jupons et leurs jarrettières même, sont de teintes vives, et les rubans de soie de leurs chapeaux, fleuris de motifs brodés d'or ou d'argent. Les bonnets de bébés et leur voile de baptême s'ornent de dentelles et de broderies de perles. Enfin la broderie décore toutes sortes de tentures et tapis destinés à l'embellissement de l'église ou de la maison.

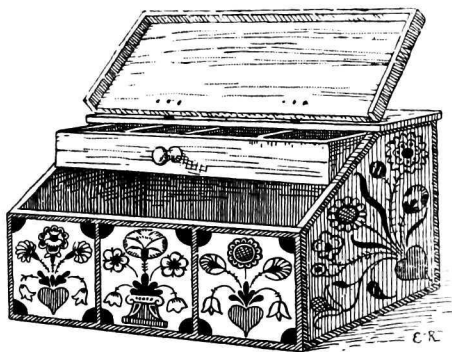
« Le costume de nos anciens nous revient », disent les Lötschards d'aujourd'hui. Les alpinistes étrangers ont, en effet, remis en honneur la culotte et l'habit de triège grisaille, et, pour les jours de cérémonie la redingote et le col raide. Un Lötschard qui s'était permis de ridiculiser cette mode en disant : « Chaque fol a son col », s'attira aussitôt la verte réplique : « Chaque bossu son pardessus ».

De l'avis unanime des habitués du Lötschental, on ne retrouve nulle part ailleurs, en Valais, l'unité de coupe et de tissus dans le vêtement que l'on remarque, par exemple, dans la foule des fidèles assemblés les dimanches dans les diverses églises de la vallée. Ce fait réjouissant est en même temps un indice de la prospérité du pays et une sauvegarde de ses bonnes mœurs. Malgré sa couleur noire le costume féminin, d'une décence parfaite, n'a rien de triste. Sa teinte sombre fait ressortir à merveille le teint rose de visages respirant la pleine santé¹.

Hommes, femmes et enfants sont pareillement habillés de triège indigène ; quant à leur forme, les vêtements des petits sont l'exacte miniature de ceux de leurs pères et mères. « Aucun drap ne vaut notre triège », proclament les mères de famille lötschardes, et les hommes qui l'ont vu naître sous les doigts habiles des femmes l'apprécient à sa valeur et prennent le plus grand soin de leurs vêtements. Il n'est pas exact que le

¹ Un groupe de femmes du Lötschental se rendant en pèlerinage à Einsiedeln, se présenta un jour à l'Hôtel Rigi-Kulm au sommet du Rigi. Leur costume lötschard plut tant au propriétaire de l'hôtel qu'il déclara avoir plus de plaisir à recevoir ces dames sous son toit, que si elles avaient été de riches Anglaises.

triège du Lötschental soit indéchirable, mais une pièce neuve fait un pantalon neuf, et l'on affirme qu'elle peut être remplacée jusqu'à sept fois.





ELLE DESCEND DE L'ALPE...



LES ALPAGES

L'alpe (*Die Alpen*, les alpages ou montagnes), c'est pour le Löttschard, comme pour tous les paysans montagnards, la région des pâturages supérieurs, situés le plus souvent au-dessus de la zone des forêts et que parsèment de minuscules villages habités seulement en été. Pâtres et troupeaux y montent à la saison chaude et jouissent là-haut d'un air constamment rafraîchi par la neige et les glaciers tout proches. La vie sur l'alpe est douce et heureuse. On peut lire, gravés sur un chalet de la Weritzalp, les vers suivants :

*Wenns ein Eden gibt auf Erden,
Kanns die Alpenhütte werden.*

S'il est un Paradis sur terre, C'est le chalet de l'alpe.

Les plus beaux alpages se trouvent sur le flanc ensoleillé de la vallée. Deux documents de 1305 mentionnent déjà la Hockenalp où l'on voit encore un chalet daté de 1581. Cependant la construction de chalets sur l'alpe est relativement récente. A l'origine, on se contentait de campements et d'abris primitifs. A la Telli alp, à la Fafleralp et à celle de Guggin, paissent

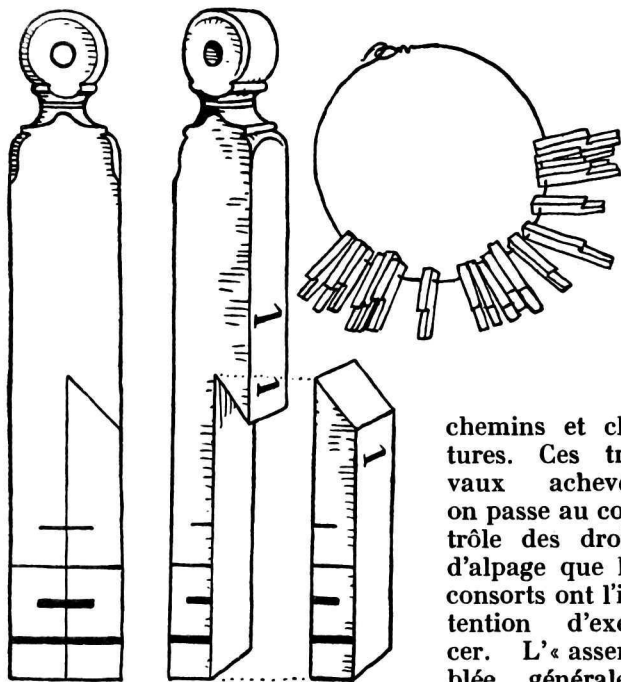
outre les troupeaux de vaches, plusieurs milliers de moutons pour lesquels on a créé des parcs soigneusement délimités. Chaque année, le 24 octobre, a lieu dans les parcs (« Ferrichen »), près de l'hôtel Fafleralp, le dénombrement des moutons appartenant aux différents propriétaires du Lötschental.

Les alpages sont exposés aux avalanches, aux chutes de pierres, aux avances des glaciers, aux débordements des torrents. Le chalet le plus haut placé de la Gletscheralp, porte une inscription indiquant qu'il fût bâti en l'an 1771, détruit par une avalanche le 6 mars 1772 et reconstruit en 1777. Cette date se retrouve sur plusieurs autres chalets. Ceux de la Weritzalp ont généralement cent ans, tandis que ceux de la Restialp en comptent deux cents. Les inscriptions sculptées dans leur bois noirci montrent à quels dangers sont exposés leurs habitants et appellent sur eux la protection divine.

La vie sur l'alpe est empreinte de poésie et ses us et coutumes témoignent d'un attachement aux traditions qui n'a son pareil nulle part ailleurs. Les alpages appartiennent à des associations privées, régies par le droit cantonal. On les appelle « consortages ». Les sociétaires ou « consorts » sont très nombreux ; ils font en général partie de la même commune. Chacun possède un nombre plus ou moins grand de *droits d'alpage* dont il fournit la preuve au moyen des incisions faites dans un petit morceau de bois, le « Tessel »¹.

¹ Tessel appelé *tachère* ou *tailli* dans le Bas-Valais, *taille* et *échantillon* dans le vignoble du canton de Vaud, *tassera* au Tessin, contrées où cette institution a presque complètement disparu. Voir à ce sujet GmÜR, *Schweizerische Bauernmarken & Holzurkunden*, (Stämpfli & Cie, Berne).

Au printemps tous les consorts procèdent en commun aux travaux nécessaires : nettoyage et fumage des « montagnes », réparation des abreuvoirs et puits, des



chemins et clôtures. Ces travaux achevés, on passe au contrôle des droits d'alpage que les consorts ont l'intention d'exercer. L'« assemblée générale »

(*Alprechnung*) a lieu un des derniers dimanches du mois de juin, sur la place du village. Le gouverneur de l'alpage étale sur une table son trousseau de *Tesseln*

numérotés, appelés *Haupttesseln* (Tesseln principaux) parce qu'on en a découpé une partie qui constitue précisément le Tessel ou titre du consort. Les consorts présentent à tour de rôle leurs « Tesseln », mêmement numérotés. Le gouverneur place ce *Bei-* ou *Einlegetessel* dans la découpe du « Haupttessel » qui porte le même numéro. Il faut que les deux parties s'ajustent exactement, et que les incisions faites à la fois sur l'une et l'autre se complètent. Ayant ainsi fait la preuve de ses droits, le consort déclare combien il en veut exercer. Le gouverneur les reporte sur un Tessel spécial, le « Krauttessel », une petite planchette ou un simple morceau de bois de sapin, individualisé par la marque de maison.

Dans ce système de notation aussi primitif qu'ingénieux, une incision longue et profonde signifie un droit d'alpage entier (une vache), une incision moins longue de moitié vaut un demi-droit (une demi-vache = une pièce de jeune bétail de un à deux ans), un simple trait long donne un quart de droit (un pied, « Fuss » = un veau de 12 mois au plus), et à un demi-trait correspond un huitième de droit (un sabot fendu, « Klaue »). Un « droit de vache » complet permet de faire paître dix moutons au lieu d'une vache. — Le paysan du Lötschental fait parfois partie de plusieurs consortages ; il possède en général plusieurs Tesseln qu'il a hérités ou achetés ; et un seul et même Tessel lui confère les droits en nombre variable attestés par les incisions ; ceux qu'il n'utilise pas, sont pour lui un objet d'échange ou de location ; il peut aussi les vendre, mais l'acquéreur doit être ou devenir membre du consortage en payant la finance d'entrée, l'« Alpenfund », c'est à cette condition seulement qu'il est autorisé à exercer en qualité d'« inalpeur » (*Kessiner, Alpbesetzer*) les droits d'alpage dont il justifie par le simple fait qu'il est porteur du Tessel. Tandis que les *Haupt-* ou *Krapfentesseln*, réunis en un trousseau confié à l'un des consorts, constituent le registre

des droits du consortage — il existe en outre un registre manuscrit confié à un autre consort — les *Bei-* ou *Einlegetesseln* sont le titre du consort qui en est porteur et qui les conserve précieusement, comme il le ferait pour les actions d'une société anonyme. Le *Kraut-* ou *Chruittessel*, en revanche, ne vaut que pour une année ; il sert à faire la récapitulation des droits utilisés par un inalpeur pendant un estivage et permet au gouverneur de l'alpe, qui garde cette fiche de contrôle, de vérifier le jour de la montée à l'alpage si le nombre de pièces de bétail amenées correspond à la somme des droits marqués sur le *Krauttessel*.

La montée à l'alpage au commencement de juillet est un jour de fête pour jeunes et vieux. Les mères de famille, ou la grand'mère, parfois aussi le grand-père, avec leurs enfants passent tout l'été à la « montagne ». Mais chaque jour, de grand matin, les jeunes filles descendent dans la vallée pour aider les hommes dans les travaux des champs et du ménage. Le soir elles remontent à l'alpe, souvent en groupe, marchant d'un pas alerte et faisant fuser dans l'air limpide leurs rires et leur joyeux babil. Devant la chapelle au bord du chemin, elles s'arrêtent un instant, plient les genoux et disent leurs prières. Arrivées en vue du chalet familial, elles poussent des jodlées ou entonnent une chanson. La nuit, quelque amoureux vient parfois se glisser sous leur fenêtre et, heurtant au carreau, s'efforce d'attirer leur attention par une sérénade où se mêlent aux chants les plus tendres des refrains moqueurs.

Vers la fin de l'été, les mères de familles retournent au village avec les enfants en bas âge. Les aînées des filles continuent pendant un temps à faire paître les troupeaux dans les parties les plus reculées des alpages où l'herbe pousse dans les fentes des rochers

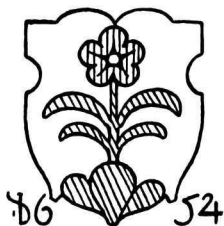
(« Ritzen ») et où le bétail passe la nuit à la belle étoile. Au coucher du soleil, les bergères (« Sennerinnen ») rentrent à la file au chalet de l'alpe, faisant serpenter le long des sentiers les lumières de leurs falots. Devant la croix de la chapelle minuscule de l'alpe, elles chantent un chœur et murmurent la prière du soir, puis la porte du chalet se referme sur elles. La veille des dimanches et des fêtes religieuses, les hymnes à Marie retentissent jusque tard dans la nuit au Gletscherstafel.





LA VIERGE DE KÜHMATT

RITTLER



ROTH



RUBIN



VIE SOCIALE ET COUTUMES DE LOTSCHEN

Il vaut la peine d'étudier succinctement l'organisation communale du Löttschental. Le communisme — par quoi il faut entendre la mise en commun des biens immobiliers — a été pratiqué de vieille date. Les prairies et les champs, les forêts et les pâturages étaient considérés comme propriété commune d'une même famille et on y travaillait en commun. Plus tard, on partagea les terres labourables, puis les prairies et aussi les pâturages entre les différentes branches d'une même famille.

Aujourd'hui ce ne sont que les petits pâturages qui sont biens communaux, par exemple à Ried, ce qui s'étend entre le Nestbach et le Birchbach ; à Wiler, le petit pâturage du Nest et la moitié de celui de Telli, qui sont réservés aux génisses et aux moutons. Les pâturages boisés sont partout considérés comme biens communaux ; mais les prairies conquises sur les torrents et celles qui sont en pente raide sont des propriétés privées, sauf à Ried où jusqu'à aujourd'hui elles sont demeurées pâturages

communs. Chaque printemps elles sont tirées au sort et réparties entre les communiens (*Bürgerlose*).

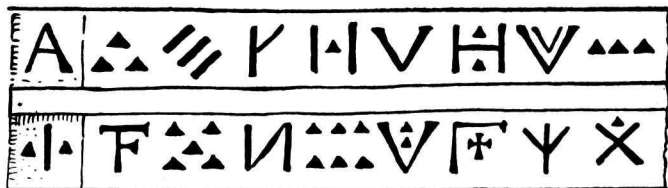
Légalement, les anciens bourgeois seuls ont droit à l'usage des terrains communs ; cependant l'habitude a consacré une sorte de convention entre les différentes communes et ces droits ne sont pas rigoureusement appliqués. On ne refuse à aucun Lötschard l'usage des biens communaux, à condition qu'il paie une redevance annuelle. Un même arrangement se retrouve entre les différentes sections d'une même commune politique. Avant l'introduction des communes municipales, Ried formait un quart du « Innersten Huob » et un seizième de toute la vallée. Par conséquent, le village possédait la seizième partie des biens communaux de la vallée en forêts et en pâturages et devait aussi, tous les seize ans, entretenir à ses frais le chemin muletier qui desservait le Lötschental. Weissenried et Eisten étaient aussi des quarts du « Innersten Huob » jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Les bourgeoisies ont conservé leur antique droit coutumier.

Tous les bourgeois ont encore en commun des champs et des prairies.

Chaque bourgeois ayant son propre ménage possède sa « marque de maison » (*Hauszeichen*). Cette marque figure notamment sur les « Lose », petits cylindres de bois conservés à la maison communale dans une cassette sculptée, très ancienne. Lorsqu'il y a des travaux de commune à entreprendre, les « Lose » sont tirés au sort par le Président (*Gewaltshaber*), et les bourgeois doivent se mettre au travail dans l'ordre que le sort

à fixé. (Il en est de même pour la garde du bétail et la police du feu). Durant la belle saison, on trouve les ordres de travail affichés aux maisons communales des différents villages. Aucun nom n'y figure, seulement les signes spéciaux désignant les familles, véritables hiéroglyphes pour les non initiés.



La « marque de maison » (Holzzeichen) sert aussi à marquer le petit bétail, les outils et les curieux « Alptesseln » dont on a expliqué l'usage dans un autre chapitre. Le signe propre à une famille est appliqué au moyen d'une marque à feu (der Brand), ou bien il est taillé au ciseau ou découpé au couteau. Au fur et à mesure que les familles se partagent et s'agrandissent, les marques doivent être modifiées. L'un ajoutera une étoile au signe primitif, un autre une boule, etc.

Les marques de famille ne sont pas employées seulement pour les petits objets qu'on peut égarer facilement : on les retrouve aussi sur les maisons, sur les meubles et, de préférence encore, sur les poêles de pierre. A l'origine, c'est le signe tout simple comme à Ried, sur la maison Rubin, qui date de 1530. Plus tard, il est inscrit dans un écu (la maison Rubin de Ferden 1594). Dès cette époque, les poêles portent presque tous un écu armorié et les initiales du maître et de la maîtresse de la maison.

Les familles du Lötschental ont pour ainsi dire toutes leurs propres armoiries, dont quelques-unes remontent à la fin du XVI^e siècle. Mais les emblèmes se sont considérablement transformés au cours des âges. Les armoiries sont aussi peintes sur

le fronton de la demeure, elles sont sculptées sur les solives, sur les portes et les armoires, gravées sur les poires à poudre et les manches des couteaux, sur les coupes et les calices, et brodées sur les ornements d'église. Les écus ont des formes élégantes et variées (maisons Murmann et Feizan, à Kippel).

On trouve dans la cure de Kippel le « rôle des armoiries des bourgeois du Lötschental ». Il a été dressé en 1884 par le peintre d'église Wilhelm Ritz, le frère du peintre Raphaël Ritz, à la demande de J. B. Bellwald, alors prieur du Lötschental, qui les avait rassemblées lui-même. C'est alors aussi que certaines familles firent peindre un tableau de leurs armes et en ornèrent leur demeure.

Des circonstances extérieures ont sans doute contribué à faire naître le goût des armoiries et l'intérêt qu'on leur porte. Le capitaine Christian Meyer (1700), décoré de l'Ordre de Saint Louis, a ajouté le lys des Bourbons aux armes de sa famille. Les Rubin ont abandonné la croix qui ornait leur blason pour la couronne et le lion d'or depuis leur alliance avec les nobles de Preux (1800).

Jusqu'à la construction de la nouvelle route, trois communes au moins ne faisaient payer aucun impôt. Les dépenses annuelles étaient réglées par les intérêts des capitaux bourgeoisiaux et par des ventes de bois.

Les routes et les chemins sont entretenus par des travaux de commune. Pour quelques-unes de ces corvées, on convoque la totalité des hommes capables de travailler et on ne réclame rien des veuves et des orphelins. Le bois de chauffage est préparé en commun dans la forêt bourgeoisiale ; en hiver, on l'amène au village sur des traîneaux et on le tire au sort (*Losholz*).

Le transport du bois (*Holztragen*) est également une corvée. Si quelqu'un se fait bâtir un mazot dans la

RUBIN



montagne, tous les bourgeois entreprennent habituellement le long et pénible travail de transporter le bois nécessaire à la construction. Chacun, grand et petit, s'y emploie de son mieux, si bien que tout est généralement achevé un beau jour à midi. Une joyeuse fête populaire se déroule ensuite sur l'alpe l'après-midi et le constructeur du nouveau chalet offre le vin à la ronde en remerciement de l'aide donnée. Discours et chants, choses graves et choses gaies se succèdent alors. On s'amuse gaiement et chacun est largement récompensé de sa peine par ces réjouissances et par le sentiment d'avoir rendu service à son prochain.

La commune organise aussi quelquefois des fêtes semblables à l'occasion des travaux en commun. C'est une vieille coutume qu'on nomme *Gemeindetrunk* (collation communale). Elles ont lieu après un travail particulièrement pénible, à l'occasion de quelque fête, ou lors de la réception d'un nouveau bourgeois. La plus importante de ces fêtes est celle du lundi de Pentecôte, jour de la reddition des comptes de la commune. Chaque Président tient à cœur qu'on fasse honneur à son vin. Autrefois chacun apportait son propre gobelet : plusieurs avaient de vieilles coupes d'argent ciselé, d'autres des récipients de bois tourné. Avant l'incendie de Wiler, le Président de ce village employait le « Mägätli », un mince gobelet d'argent qu'on se passait à la ronde. Grâce à sa construction spéciale, il se redressait de lui-même quand on le couchait et sur sa face extérieure on pouvait lire ces mots : « *Vide-moi, puis couche-moi, remplis-moi quand je me relève. Que tout malheur soit détourné de notre commune, qu'aucun mauvais sort ne l'atteigne.* »

Chaque salle de commune est comme un petit Panthéon. On y trouve les portraits des citoyens qui se sont rendus célèbres depuis les temps reculés jusqu'à la dernière occupation des frontières.

La destination des maisons de commune est rappelée par leurs inscriptions. A Wiler, on en trouve même en latin et en français.

Fraternité et loyauté
M'ont en ce lieu édifié.
Unis, aimant Dieu demeurez,
Et pour toujours vous bâtirez.

(Maison de commune de Ferden, 1707.)

On ne voit plus aujourd'hui de « Mägätlein », ni de coupes d'argent ciselé aux fêtes communales ; mais aucun décret n'a pu bannir le généreux vin du Valais qu'on verse des vieilles channes d'étain. Ces antiques coutumes font parfois considérer les communes comme des états dans l'Etat. Non, ce sont des organismes bien-faisants. Les bourgeoisies distribuent des parts, alors que l'Etat et les communes municipales ne font que dévorer. Un père de famille ne possédant aucun patrimoine, peut faire pâturer gratuitement son petit troupeau sur les biens communaux. On apporte sa part de bois à une pauvre veuve jusque chez elle pour un simple : Dieu vous le rende ! La libre jouissance des biens communaux, entre tous et pour tous, comme elle existe dans le Lötschental et à Saas, est une excellente chose. Il serait dur de l'anéantir d'un coup, plus dur encore de laisser dépouiller les petits par les grands. De vieilles traditions d'entr'aide et d'union, un antique monument

de la culture alémanique, disparaîtraient ainsi sans laisser de traces.

Dans les pays pauvres, les distributions de vivres ont joué un rôle important à l'époque des crises alimentaires. Au Lötschental elles se sont perpétuées jusqu'à nos jours. L'une des plus originales est celle de Ferden, la « Spend ».

La tradition rapporte ce qui suit sur son origine. Au temps jadis, le bétail paissant sur les alpages de Faldum, de Resti et de Kummen, disparaissait fréquemment de façon mystérieuse. Au bout de trois jours cependant, les bêtes revenaient d'elles-mêmes, épuisées de fatigue, des épis de froment dans la fente de leurs sabots, et donnant un lait rouge comme sang. Un jour, un petit berger gardant les vaches sur l'alpage de Faldum les vit s'éloigner en longue file, poussées par un chien noir vers la droite du Rothorn. Et en même temps il entendit une voix criant : « Allez les brunes, allez les noires, toutes vers le Mutzlihorn ! » Pour détourner ce coup du Malin, les ayants droit des trois alpages firent vœu de distribuer chaque année pendant deux jours, et jusqu'à la dernière goutte, tout le lait de leurs troupeaux aux pauvres de la commune.

Quoi qu'il en soit, voici le texte d'une copie du document original relatif à la « Spend » :

Au vu des calamités et accidents de toutes sortes qui frappaient leurs troupeaux, les ayants droit des alpages de Faldum, Resti et Kummen firent vœu, afin de détourner ces rudes coups, de distribuer tout le lait produit par leurs troupeaux pendant deux jours entiers aux pauvres de la vallée et à ses habitants. Leur piété naïve les incita à offrir ce sacrifice à Dieu et à la Sainte Vierge, en implorant sur eux-mêmes la bénédiction divine, et pour le salut de leurs morts.

Il s'agit très probablement de la traduction d'un document rédigé en latin. Une tradition attribue la fondation charitable de la « Spend » de Ferden à trois Lötschards ayant nom ou prénom Jean (drei Hanselmänner). Le document cité plus haut nomme,

en effet, comme fondateurs : « Anselmann (du latin Anselmus) de Kastel, Jean Liebsten et Jean Miller de Ferden ». Il est prouvé qu'un certain Jean Liebsten vivait à Ferden vers 1380.

Les siècles ont passé et la « grande distribution » de Ferden n'a rien perdu de sa solennité d'autrefois. Selon des prescriptions scrupuleusement observées, on réserve jusqu'au 23 juillet la mise en pâture dans les meilleures parcelles des alpages de Faldum, Resti et Kummen. Les 23 et 24 juillet, le bétail broute pour la première fois de la saison le « ganze Kraut » (herbe complète). Quiconque ferait paître ses vaches aux dits lieux avant la date prévue est passible d'une amende. Tout le lait trait du soir du 23 au matin du 25 est mis à part et littéralement livré jusqu'à la dernière goutte pour la « grande distribution ».

Les femmes des donateurs en préparent une pâte de fromage gras. Au bout de huit jours on la transporte dans les caves de la maison de commune, où elle est alors pressée et pilée jusqu'à consistance de pâte molle. Chaque « communier » est tenu de prêter son concours à cette opération, faute de quoi il paie, — ainsi le veut l'antique coutume, — une amende de vingt centimes. Un mois après a lieu un deuxième pilage. A ce moment-là, les deux « donateurs » (*Spendherren*) ont préalablement abattu un sapin et confectionné de son écorce des récipients en forme de tonnelets, dont les diverses parties sont cousues ensemble avec des fibres tirées de l'écorce du sapin. La caillebotte obtenue par suite du second pilage est dûment salée et pétrie, puis on en remplit les « troncs » (*Rümpfe*). Ceux-ci fermés, on les entoure sur toutes leurs coutures de tiges de bardane, destinées à éloigner les souris, et il ne reste plus aux « donateurs » responsables qu'à veiller durant les mois qui suivront à l'écoulement de l'humidité. A quoi ils procèdent consciencieusement en enfonçant, à époques régulières, une longue aiguille dans l'écorce des « troncs » confiés à leur garde.

Le lundi de Pâques est le jour de la « grande distribution » de Ferden. La journée s'ouvre, comme il convient, par un service divin consacré aux bienheureux « donateurs » de jadis. La messe finie, les bourgeois de Ferden, réunis dans la maison de commune, élisent deux nouveaux donateurs. Car tout bourgeois de Ferden détient à son tour, par rang d'âge, cette digne fonction.

Puis on procède à l'ouverture des « troncs ». Moment solennel et plein d'angoisse : sera-t-il réussi ! Un à un les jolis pains de fromage blanc sortent de leur rustique enveloppe. Munis d'une cordelette, les donateurs s'affairent à les découper en tranches épaisses comme la main, qu'ils réduisent ensuite en petits cubes parfaitement réguliers. Les portions ainsi préparées s'alignent par files de cent sur les tables de la salle communale, à côté de corbeilles de pain bis, de channes d'étain remplies de vin et des gobelets de bois. La responsabilité de tant de biens réunis incombe au seul « dispensateur » (*Spensator*), qui fonctionne pendant une période de six années et auquel obéissent, ce jour-là, tout l'essaim des aides en tabliers blancs et Messieurs les donateurs eux-mêmes.

Midi approche. De tous les points de la paroisse des gens s'en viennent prendre leur part de la distribution à laquelle ils ont été conviés du haut de la chaire le dimanche de Pâques. Des familles entières, les tout petits sur les bras des parents, entrent dans la maison communale, car il faut faire personnellement acte de présence pour obtenir sa part. Chaque adulte reçoit, outre une portion de fromage, du pain et un gobelet de vin, et remercie par l'antique et belle formule : « Dieu vous le rende mille fois. Qu'Il vous donne la paix éternelle et protège gens et bêtes ». Autrefois les enfants mêmes recevaient leur part du vin et les femmes pouvaient en boire à discrétion.

Cependant une scène analogue se déroule dans la salle haute de la maison communale où les autorités, des invités et des bien-faiteurs (ainsi nommés pour avoir contribué bénévolement à la distribution) reçoivent leurs parts des mains de Messieurs les donateurs. Enfin les deux nouveaux élus remplissent une dernière fois les coupes, par quoi ils débent dans leurs fonctions, puis tous les assistants à leur tour récitent, les bras étendus, la prière (*Requiem*) pour les donateurs disparus. Sur quoi le « dispensateur » demande, la voix solennelle : « Chacun a-t-il reçu sa part ? » — question importante et qui lui tient à cœur, car ce n'est point besogne aisée que de satisfaire plusieurs centaines de personnes.

La coutume veut que les gens venus du dehors soient servis les premiers. Lorsque ceux-ci sont rassasiés, les habitants de Fenden s'approchent à leur tour, les femmes d'abord, les hommes

ensuite et ces derniers sont tenus de se contenter des restes, quels qu'ils soient. Une bénédiction évidente repose sur l'antique usage de la distribution et sur ses continuateurs, car Ferden est restée la commune la plus riche du Lötschental.

D'autres distributions, les unes annuelles, d'autres occasionnelles se sont maintenues au cours des siècles dans la vallée de Lötschen. Ainsi, l'an 1454, alors que le prieur Schwick administrait église et paroisse de Kippel, une solennité religieuse fut instituée qui se célébra dès lors chaque année avec le concours de dix prêtres. Chacun d'eux contribuait à la fête par un don en argent, et l'on prélevait sur la somme recueillie la part des pauvres ainsi que les frais d'un repas offert ce jour-là aux ecclésiastiques et à quelques généreux donateurs. Cette distribution devint par la suite celle du jour des Morts, à laquelle toutes les communes du Lötschental contribuent actuellement encore par des dons en pain et en fromage. La commune fournit généralement le grain dont on prépare le pain de la distribution, et les familles aisées apportent le fromage. Le jour des Morts, après le service divin, tous les membres de la paroisse, réunis sur la place du village, reçoivent leur part de ces biens et, en remerciant, souhaitent le repos éternel aux âmes des trépassés. L'après-midi, du vin payé avec les intérêts du capital affecté à la distribution, est offert aux autorités ecclésiastiques et laïques de la paroisse. Y ont part, en outre, tous les employés et fonctionnaires qui participent à la bonne marche de la commune. Jadis le forgeron de la vallée était du nombre.

Jusqu'à l'interdiction légale des repas d'enterre-

ment, intervenue il y a quelques décades, la coutume du Lötschental voulait que le jour où l'on mettait en terre un adulte, la commune tout entière fût conviée à un repas dit *Bigrebd*. Il avait lieu dans la maison communale et chaque famille y contribuait par une ofrande de lait, tandis que les parents du mort procuraient le pain et le fromage. Tout le lait apporté était bouilli et servi dans de grandes écuelles de bois, et l'on prenait bien garde, dans chaque ménage, à ce qu'il y eût toujours à la cave une provision de fromage suffisante pour offrir le *Bigrebd* en cas de décès dans la famille. Tandis que les invités se régalaient, le fils aîné ou le plus proche parent du défunt, accompagné d'un parent, allait d'une table à l'autre, saluant ses hôtes de la formule consacrée : « Mangez et buvez ce qui vous est présenté, mes bons amis et voisins, et ne prenez garde au peu » ; à quoi les convives répondaient tous ensemble : « Dieu vous le rende, vous fasse grâce et vous donne le repos éternel, et que nul ne l'offense en cette vie et à toujours. »

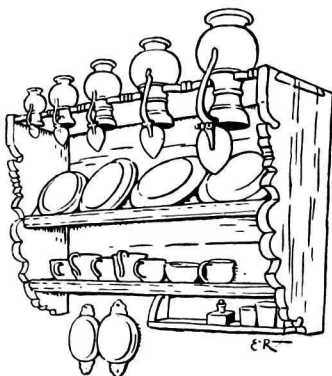
De nos jours la coutume a persisté d'offrir un don en argent à la mort d'une personne adulte. De plus, le premier dimanche après l'ensevelissement, tous les fidèles récitent à l'église le chapelet nommé *Spendrosenkranz*. Les veilleurs du mort reçoivent en présent une pièce d'habillement, le *Gottsgewand*. Une légende prétend qu'à leur tour ils rejoindront les trépassés vêtus précisément des effets ainsi distribués.

Rappelons enfin la *weisse Spend* (distribution blanche) consistant en pain et en sel offerts à la mort d'une notabilité du pays. La dernière de ces distributions eut

lieu en 1861, lorsque mourut M. H. Erasme Lehner, recteur de Blatten.

Le jour des Morts et aux Quatre-Temps, les mères de famille distribuent des vivres aux pauvres. Jadis, ces jours-là, les femmes portant des cierges allumés se rendaient au cimetière avec le prêtre, et malgré la neige et le gel demeuraient agenouillées sur les tombes durant que se récitait à l'église les prières des morts.

L'origine des distributions remonte, selon toute évidence, à une époque où les gens du Lötschental, ruinés par les guerres, écrasés de redevances, vivaient dans les pauvres maisonnettes que l'on rencontre encore ici ou là aux abords des villages. Et considérant ces choses, l'on se sent saisi de respect devant l'œuvre des anciens ; leur piété suscita les nobles institutions dont bénéficient aujourd'hui encore leurs descendants.





Wallis (Latschenthaler-Lochzeitsleute)

(Copié dans HEIERLI, Schweizer Trachten)



FÊTES DE FAMILLE

FÊTES RELIGIEUSES ET POPULAIRES

L'esprit de famille est très puissant chez les Lôtschards. Il s'étend du reste à la communauté entière, et la solidarité morale de tous ses membres se trouve fortifiée régulièrement par les fêtes et cérémonies auxquelles tous sans distinction prennent part, de tout leur cœur.

Plusieurs des vieilles coutumes en usage dans les fêtes de famille ou dans les fêtes populaires ont disparu, mais d'autres sont demeurées jusqu'à nos jours.

Les baptêmes, autrefois surtout, se célébraient avec une certaine pompe et le plus grand des honneurs était rendu au petit Lôtschard le premier jour de sa vie. En effet, le parrain, *der Gottu*, revêtait le bel uniforme bigarré du service étranger pour accompagner l'enfant à l'église, où il allait recevoir le saint sacrement du baptême. Aujourd'hui encore, du reste, pour cette occasion, la marraine, *die Gotta*, met son chapeau des grands jours et le parrain porte un bouquet, comme pour une noce. Le dimanche suivant a lieu un grand repas, qu'on nomme *Mitschenmahl*, à cause d'un pain spécial *Mitscha*, que le parrain et la marraine doivent procurer pour la cérémonie. Il est aussi d'usage que le compère et la commère échangent des cadeaux, ce qu'ils font d'autant plus volontiers qu'on choisit généralement des gens qui ne demandent pas mieux que de se trouver ensemble.

Les mariages étaient jadis célébrés d'une façon beaucoup plus solennelle que de nos jours. La demande en mariage déjà, était une véritable cérémonie, *die Abforderung*. Un ami du jeune homme présentait la demande par un discours où il priait les parents de bien vouloir donner leur consentement et leur bénédiction à ces nouveaux liens. L'acquiescement était symboliquement donné par un repas somptueux. Alors seulement les deux fiancés pouvaient se rendre auprès du prêtre lui demander de publier leurs bans du haut de la chaire.

Le mariage avait toujours lieu un dimanche ou un jour de fête religieuse. La veille, les musiciens du village s'assemblaient sous les fenêtres de la fiancée où ils chantaient et jouaient alternativement :

Fiancée, sors, sors, Sors de la maison paternelle !

La fiancée était conduite à l'autel par un célibataire de sa parenté. Après la cérémonie, c'était un jeune homme de la famille du fiancé qui la ramenait. Ces deux hommes servaient de témoins aux nouveaux époux et se nommaient *Brautführer* (ceux qui conduisent la fiancée). Le fiancé lui-même, pour honorer ce jour solennel, revêtait toujours l'uniforme du service mercenaire. Le repas de noce avait lieu à la maison de commune, qui possédait une cuisine et un four aménagés à cet effet. On invitait tous les parents et alliés jusqu'au deuxième ou troisième degrés ; et les parents spirituels, *die geistlich Verwandten*, aussi, c'est-à-dire les parrains et marraines, les filleuls et filleules, sans oublier les ecclésiastiques de la vallée. Il va sans dire que les musiciens du village prenaient de droit part à la fête. Même les gens les plus pauvres pouvaient s'accorder un somptueux repas de noce, car il était d'usage que chaque invité contribuât selon ses moyens au menu du festin.

Aujourd'hui encore, on nomme aussi « mariage » le jour où un nouveau prêtre dit sa première messe. Les invitations se font comme pour un vrai mariage, mais atteignent un cercle encore plus étendu. Toute la paroisse prend part à la solennité, s'occupant des préparatifs et du festin. Les soldats forment la garde d'honneur dans leurs uniformes bigarrés. La messe a générale-

ment lieu en plein air, car aucune église de village ne serait assez vaste pour contenir tous les participants.

On parlera d'une cérémonie de ce genre pendant toute une génération. Certains aimeront à citer jusqu'à la fin de leur vie, tel ou tel passage des discours entendus en ce jour mémorable. Un vieux proverbe dit : « A la première messe d'un prêtre ou à l'ensevelissement d'un enfant innocent, on devrait user une paire de souliers. »

C'est cependant au Seigneur Tout-Puissant que les Lötschards ont réservé leurs plus respectueux hommages : ce sont les processions des jours de fêtes religieuses, en particulier celle du *Segensonntag*.

Les Lötschards nomment ainsi le dimanche qui suit la Fête-Dieu. Il est célébré dans le Lötschental, comme la Fête-Dieu elle-même, avec la plus grande solennité. Les paroisses s'occupent chacune à son tour de régler la pompe de la procession de la Fête-Dieu ; mais au *Segensonntag*, tous les Lötschards se réunissent autour de la bannière de la vallée, qui porte l'inscription suivante :

*Quatuor astrorum ritu rutilant
Kypfel, Wiler, Blatten, Ferdan.
Vexillum Xsti.
Sidus illi.*

Quatre astres en cet ordre scintillent, Kippel, Wiler, Blatten, Ferden. Que la bannière du Christ soit leur étoile¹.

Depuis la séparation de la paroisse de Blatten, en 1897, cette dernière fête le *Segensonntag* pour son propre compte, tandis que les autres le célèbrent encore en commun dans la vénérable église de Kippel.

La procession, aux couleurs éclatantes, part de l'église de St-Martin ; elle traverse tout d'abord l'étroite rue du village,

¹ Ce vieux drapeau, qui se trouve aujourd'hui dans les archives de la cure de Kippel, est une bannière flammée datant du milieu du 17^e siècle. Elle porte d'argent à la croix de gueules tréflée, entourée d'une guirlande de vigne, avec une couronne et quatre lys. La couronne et les lys permettent de supposer qu'elle fut donnée par un roi de France en reconnaissance des services rendus par les Lötschards des régiments capitulés.

resserrée entre les hautes maisons de bois, puis elle se dirige à travers prés et revient à l'église par le cimetière. Le moment principal est celui où le cortège s'arrête au pied de la croix de la Meretmatte, qui a donné son nom à la solennité. On élève un autel en cet endroit, dans un petit bois de sapins artificiel.

En tête de la procession marchent les confréries religieuses, portant les magnifiques croix et les bannières splendidement ornées qui sont la gloire du trésor de l'église. Jusqu'à ces dernières années, les membres de la confrérie du St-Sacrement portaient le surplis blanc : ils y ont renoncé aujourd'hui, mais les jeunes filles ont conservé le voile immaculé. Derrière les confréries, viennent les fillettes vêtues de blanc et immédiatement après, la musique et les soldats. Chaque commune a son propre groupe, son porte-bannière, *Fender*, et son commandant. La haute direction est assumée par le commandant de la commune qui a organisé la dernière Fête-Dieu.

Les uniformes endossés pour ces processions, comme pour les cérémonies dont il a été question plus haut, sont les uniformes de parade des anciens États bourbonniens de Naples. Leur présence dans les cortèges donne à ceux-ci un aspect à la fois militaire et pittoresque, du plus heureux effet. Les soldats ont tous un habit à pans, écarlate, avec des boutons et des épaulettes d'or ou d'argent. Un double baudrier blanc, croisé en sautoir, supporte d'un côté l'épée et de l'autre la giberne. Ils ont des culottes d'un blanc de neige, un haut plumet à leur chapeau et une carabine sur l'épaule. L'homme qui porte la bannière de la vallée a un chapeau de maréchal, au panache ondoyant, et les chefs de groupe sont coiffés d'un ancien et authentique bicorne. Les hommes les plus grands, choisis spécialement, sont mis à la tête de chaque groupe. Ils ont un large bonnet de fourrure noir, orné d'un gland blanc. Sur les étincelants baudriers de cuivre, on lit encore les noms des régiments suisses au service de Naples.

Dès que les soldats ont dépassé l'autel rustique, la procession s'arrête et lui fait face. Les soldats s'alignent sur un rang. Pendant ce temps, le baldaquin est arrivé devant le reposoir, porté par les présidents des communes, revêtus du manteau noir de leur charge et accompagnés des plus braves grenadiers ; le prêtre a posé sur l'autel le lourd ostensor d'argent. Les choristes chantent l'hymne eucharistique *Tantum ergo* ; le prêtre s'incline pro-



L'UNIFORME DU « SERVICE DE NAPLES »

fondément vers la terre et fait monter des nuages d'encens vers Celui à qui les trois rois mages ont offert autrefois à Bethléhem l'or, l'encens et la myrrhe. Puis le prêtre reprend l'ostensoir sur l'autel, il communique et donne sa bénédiction de tous côtés, sur le pays et sur les gens, sur les bergers et sur leurs troupeaux, à tous, qu'ils soient à la montagne ou dans la vallée. Les fidèles s'agenouillent, les soldats se mettent au garde-à-vous, les officiers abaissent leur épée, les tambours battent la marche royale, les trompettes sonnent aux champs. L'impression produite sur celui qui assiste à ce spectacle est ineffaçable. Il ne peut plus oublier le moment solennel où ce peuple de montagnards élève son âme, de toute la force de sa foi simple, pour célébrer le Roi des Rois. Cet hommage semble tout naturel aux Lötschards ; ils le considèrent comme un vrai culte et ne pourraient pas comprendre que quelques-uns n'y voient qu'un simple spectacle mondain.

Des processions du même genre se déroulent non seulement à la Fête-Dieu, mais aussi aux jours de grandes solennités religieuses, comme une dédicace d'église, une première messe, ou l'installation d'un nouveau conducteur spirituel. Et il est bien compréhensible que des étrangers se demandent ce que signifient ces singulières processions et quelle peut bien en être l'origine. L'histoire de la vallée fournira la réponse à cette question.

Dans les siècles passés, beaucoup de Lötschards ont demandé leur subsistance au service mercenaire. Aux archives de la cure de Kippel, on conserve une bannière de soie, à la croix de gueules sur champ d'argent, qui porte la date de 1625. L'année du siège de Lerida (1646), six Lötschards sont tombés dans la seule Catalogne. Le 13 février 1510 déjà, la vallée avait conclu à Brigue, une alliance avec le roi de France Louis XII.

Les Lötschards au service étranger ont participé aux parades des cours de Madrid, de Versailles ou de Naples. Rentrés dans leur pays, ils ont soigneusement conservé leurs uniformes et ne les ont plus endossés depuis que pour rendre les honneurs militaires à un Roi bien plus puissant encore que tous les monarques terrestres. Les vétérans de la garde pontificale se joignent aussi aux processions, vêtus de leurs uniformes chamarrés.

Après les vêpres du *Segensonntag*, une parade militaire a lieu sur la Meretmatte. On se croirait aisément transporté à un siècle

en arrière sur le Champ-de-Mars de Naples. Il serait difficile d'imaginer un tableau aux couleurs plus merveilleuses : les uniformes rouges et blancs des soldats et le cortège tout blanc des enfants se détachent sur le vert des prairies, les instruments des musiciens étincellent au soleil, les bannières claquent au vent. L'une après l'autre, elles s'inclinent, la bannière de la vallée en premier lieu, tandis que les fanfares lancent dans l'air pur le salut au drapeau et que les soldats tirent une salve retentissante. Les gens du pays, dans leur sévère costume national, se groupent autour de l'église et fièrement contemplent leurs soldats. Tous les vrais amis du Lötschental souhaitent que cette admirable coutume, la vraie couronne des fêtes populaires, se maintienne encore longtemps, pour la gloire de Dieu et pour la joie des hommes.

Les représentations théâtrales tiennent une place importante dans les coutumes des habitants du Lötschental. L'origine en remonte à un siècle ou presque. Il y a plus de quatre-vingts ans on a joué à Kippel *Sainte Barbara*. Plus anciennement encore on a représenté, dit-on, le *Jugement dernier* qui a fait sur les montagnards une très forte impression. Le texte manuscrit de la pièce, datant du XVIII^e siècle, est conservé soigneusement à Kippel. La légende raconte que l'acteur représentant le diable avait passé un contrat avec Satan lui-même, afin que celui-ci l'aidât à mieux jouer. Mais, lors de la dernière représentation, le démon s'empara de l'homme et disparut avec lui ; aussi la pièce fut-elle interdite.

Depuis longtemps, chaque village de la vallée a sa société théâtrale, et tantôt l'une, tantôt l'autre donne des représentations. On joue généralement des pièces tirées de l'histoire nationale ou des scènes religieuses. L'organisation et le succès de ces spectacles dépendaient, autrefois surtout, de l'intérêt qu'y apportait le curé du village. C'est ainsi que le théâtre de Blatten vit des périodes florissantes au temps des recteurs Séverin Fumeaux et Ferdinand Pichel. En 1871, le Père Séverin fit jouer *Tell*, qu'on n'avait pas encore vu dans la vallée. Ces représentations eurent un si grand succès qu'on en parlera longtemps encore. Autrefois les montagnards confectionnaient eux-mêmes les costumes, ce qui donnait quelquefois lieu à des anachronismes amusants.

A propos d'une représentation de *Joseph en Egypte*, à Wiler, le 15 septembre 1878, Fellenberg écrit ce qui suit : « Nous jouïmes alors d'un étrange spectacle : nous étions assis en plein air, sur une place entourée de vieux chalets dont les toits étaient chargés d'une foule endimanchée et joyeuse ; devant nous, les couleurs vives de costumes orientaux, et par-dessus tout cela le ciel d'un bleu profond et les glaciers argentés des Alpes de Lötschen. Partout régnait une joie tranquille, pas d'exclamations vulgaires, aucune grossièreté. Quel contraste, humiliant pour nous, avec tant de nos fêtes populaires et avec notre public sois-disant avancé et cultivé. »

On a parlé jusqu'en Amérique du charme de ces représentations en plein air. Un Américain, qui avait filmé le *Lion de Lucerne*, raconta plus tard que la scène qui remporta le plus de succès fut celle où tous les spectateurs ouvrirent brusquement leurs parapluies pour se mettre à l'abri d'une averse !

A Wiler, on alla même jusqu'à représenter les chefs-d'œuvre du théâtre anglais : *Macbeth* et *Hamlet*. En 1917, on donna le *Héro* d'un poète local.

Les représentations théâtrales ont exercé une influence indéniable sur la littérature et sur la poésie populaire de la vallée. Fellenberg raconte que, dans les veillées à la montagne, le premier acteur qui joua *Tell*, le guide Peter Siegen, aimait à réciter encore, après plusieurs années, de longues tirades de l'œuvre. D'autres en font autant, même s'ils n'ont jamais rempli le moindre rôle. Plusieurs phrases sont devenues des proverbes souvent cités, surtout ceux tirés des comédies.

Les habitants de la vallée ont une poésie locale, dont ils peuvent être fiers. Elle comprend déjà des centaines de légendes et de dictons. On met de nombreuses sentences dans la bouche des nains et des esprits. Les bons conteurs savent trouver d'innombrables comparaisons. Il y a des gens qui ont des citations prêtes pour toutes les circonstances. Plusieurs de ces locutions populaires rimées se retrouvent dans les inscriptions qui ornent les maisons ou sur les monuments funéraires. D'autres ont passé dans des berceuses ou dans des poésies satiriques. On retrouve leurs traces dans les farces du carnaval.

Comme tous les autres arts dans la vallée, la poésie s'est mise surtout au service de l'Eglise. Lors des grandes fêtes reli-

gieuses, après le service, on chantait toujours un chant populaire. Plusieurs ont été mis en vers par des habitants du Lötschental. Jos. Murmann, de Kippel, surnommé le Ténébreux, a laissé toute une collection de chants religieux. Il existe aussi des recueils de chants du XVIII^e siècle qui renferment des morceaux célébrant Saint Maurice, Saint Martin ou Saint Nicolas, les patrons du pays et de l'Eglise, et qui sont d'une couleur tout à fait locale.

Mais les vieilles expressions, les légendes et les dictons, toute cette poésie populaire n'a plus qu'un temps à vivre ! La faute en est en partie aux nouvelles conditions de vie. Au temps où les petites lampes à beurre pendaient encore au-dessus de la table de famille, on se réunissait volontiers les uns chez les autres pendant les longues soirées d'hiver : c'était un moyen de passer agréablement la veillée tout en économisant la lumière. Et pendant que les fileuses infatigables enrôlaient le lin sur leur bobine, d'autres dévidaient sans se lasser le fil des vieilles légendes.

L'imagination des montagnards, créant un cycle mythique de l'alpe, a peuplé la nature d'êtres fantastiques¹. Sur les sommets habitent les esprits de la montagne : le Vieux Lötschard et le *Lauwitier*, la guivre qui personnifie l'avalanche. L'hiver est une vierge pure ; le glacier, une vache blanche ; les torrents, de vieux boucs ; les ruisseaux et les avalanches, tantôt la dame blanche, tantôt les limaces blanches. Les lumières célestes sont des dragons de feu. Dans les profondes crevasses des glaciers, sur les chemins solitaires et dans les chapelles, on rencontre les âmes des trépassés dans leur linceul.

Autrefois, bien peu savaient lire ; aussi la tradition orale remplaçait-elle le livre. Aujourd'hui, les livres sont plus nombreux et les conteurs plus rares.

¹ J. Siegen *Les Légendes du Glacier*. Avec 35 illustr. en 2 couleurs de Eug. Reichlen. Editions Spes, Lausanne. (Fr. 3.— broché, Fr. 5.— relié.) Le même ouvrage en langue allemande (Librairie E. Kuhn, Bienne et Berne).

Nous signalons aussi aux lecteurs de langue allemande, le bel ouvrage de H. et K. Anneler : *LÖTSCHEN, das ist : Landes- u. Volkskunde des Lötschentales* (LIBRAIRIE P. HAUPT, BERNE), véritable monument d'art et d'érudition richement documenté, illustré de plus de 200 compositions et dessins divers, avec une bibliographie complète à laquelle nous nous référons également. Un superbe volume grand in-4^o, couverture en couleurs, broché Fr. 40.—, relié Fr. 50.—, demi-chagrin Fr. 70.—.

Les montagnards cachent leurs croyances mythiques avec une pudeur craintive, redoutant le scepticisme de l'étranger moqueur. Il est devenu à peu près impossible d'entendre « raconter » les vieilles légendes lötschardes, mais quelques-unes ont été publiées en allemand et en français.

Telle est l'étroite, curieuse et splendide patrie, aimée par ses enfants d'un si merveilleux amour qu'ils sont bien près de faire tous leur devise de ces vers gravés sur un chalet de la Faldumalp :

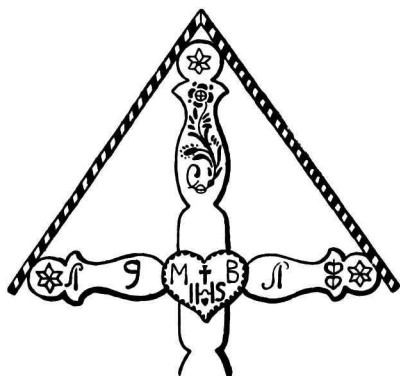
Dieu seul, et toi ma bien-aimée (vallée),
Remplissent mon cœur tout entier.



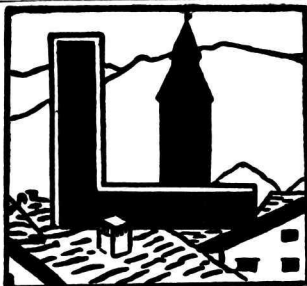
TABLE DES MATIÈRES

(La photographie reproduite en couverture appartient à
« Edition Franco-Suisse », Berne.)

	Pages
Description générale	5
Villages et hameaux	11
Histoire de Löttschen	35
Premiers touristes, premières descriptions.	43
Guide du touriste. Quelques excursions et ascensions	47
Les maisons löttschardes et les arts décoratifs	53
Le régime alimentaire et la culture	65
Comment ils s'habillent	72
Les alpages	81
Vie sociale et coutumes de Löttschen.	88
Fêtes de famille, fêtes religieuses et populaires	101



ÉDITIONS SPES, LAUSANNE-VEVEY



THÉODULINE

La chanson du bon vieux Valais

par JULES GROSS

Chanoine du Grand-Saint-Bernard.

Un superbe volume grand in-8

Avec 6 illustrations hors-texte, en couleurs, de R. DALLEVES et 19 lettres, culs-de-lampe et bandeaux d'après Marg. BURNAT-PROVINS

Prix Fr. 10.— broché. Fr. 13.50 relié.

LÉGENDES VALAISANNES

Texte de SOLANDIEU

avec 60 illustrations de EUG. REICHLÉN

en noir et en rouge

Un beau volume (format 19/24 cm.) broché mi-carton, couverture en deux couleurs, Fr. 6.—. Relié carton et toile, Fr 8.—

Livre de très belle allure, imprimé avec soin, ordonné avec goût, que voudront posséder tous les nombreux et fervents admirateurs de ce féerique Valais, tous ces amis de la Montagne qui rêvent l'hiver au coin du feu, songeant à la couleur du ciel au-dessus de l'Alpe blanche, ou à cette channe de vin frais posée sur la table rustique, dans le mazot familial où, l'été venu, ils iront vivre leur rêve...

UN LIVRE CÉLÈBRE :

Le Mont Cervin

par GUIDO REY

Traduit de l'italien par Mme L. ESPINASSE-MONGENET

Préface de E. DE AMICIS

Ouvrage illustré de 16 gravures. Nouvelle édition

Un beau volume de plus de 400 pages.

Prix : broché Fr. 5.75. Relié Fr. 9.50

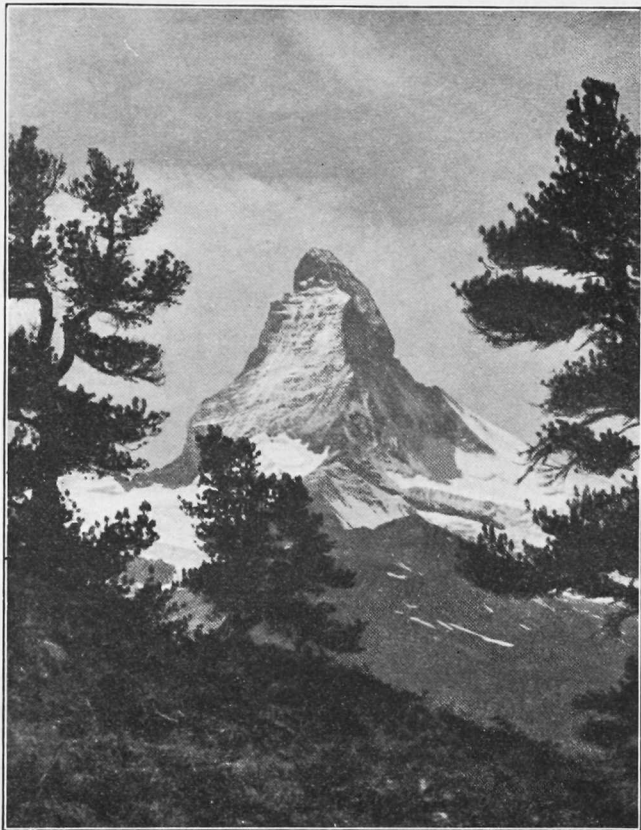
CHARLES GOS

Histoire du Cervin par l'image

Avec 27 reproductions de vieilles estampes, tableaux, etc., dont une en couleurs.

Cette élégante plaquette enchantera tous les amis de Zermatt et du Cervin. Prix Fr. 3.75





Le Cervin, vu de Rifflalp.

ZERMATT (1620 m.) Le plus délicieux des séjours d'été

au pied du **CERVIN** (4505 m.) et du **MONT-ROSE** (4638 m.)

==== CHEMINS DE FER VIÈGE-ZERMATT-GORNERGRAT ====

Point culminant 3136 m.

Nombreux hôtels avec tout le confort. - Pour prospectus et renseignements, s'adresser aux hôtels ou au bureau de renseignements.



Milka

CHOCOLATAU LAIT

SUCHARD



